

POLICE MAGAZINE



LES ENFANTS DU MALHEUR

Christiane Hubert et Harry Grey ont visité pour nos lecteurs l'Œuvre des repenties de Saint-Lazare. Lire, pages 8 et 9, leur très intéressant reportage. Ci-dessus, une détenue dans sa cellule, contemplant des petits oiseaux prisonniers comme elle.

UN FOU NOIE A NANTES



NANTES

(De notre envoyé spécial.)

VEILLE ville au passé d'épices et de navires, Nantes fut tristement célèbre lors de la Révolution. Un monstre à face humaine, Carré, embarquait les aristocrates et les prêtres, ligotés à bord de grands bateaux. Une fois sur la Loire, on ouvrait les sabords. Sans pouvoir faire un mouvement, des centaines de ci-devant succombèrent ainsi, d'une mort horrible, pire que l'échafaud.

L'angoisse qui pesa, à cette période tourmentée de notre histoire, sur Nantes et sa voisine Saint-Nazaire s'est certes dissipée au cours des siècles. Mais pourquoi, aujourd'hui, la voit-on reparaitre ? Pourquoi des rumeurs sinistres courent-elles la vieille ville ? Pourquoi, la nuit, les rares passants se hâtent-ils, rasant les murs ?

Un mystère plane, un affreux mystère, sur l'industrielle cité. La déposition d'un rescapé va nous permettre de soulever un coin du voile. Mais pourquoi ne pas avouer qu'une terreur vague a envahi non seulement les quais, où nul n'ose plus se risquer à nuit tombée, mais encore les bars à matelots, les petits hôtels louches, les hauts hôtels des armateurs anoblis par Louis XV, et jusqu'aux dancings où de « petites alliées », bras au cou, vous réclament un cocktail...

Mais voici les faits.

Le 6 novembre, un marinier apercevait, aux bassins du port, par trois mètres de fond, le cadavre d'un noyé. On le retira aussitôt.

Il s'agissait d'un homme bien vêtu, au linge soigné, qui n'avait pas été dévalisé. Dans la poche de son portefeuille, on trouva une importante somme d'argent et des papiers. Il s'agissait de M. Beaumont, contrôleur technique des chemins de fer de l'Est, à Paris, originaire de Saint-Servan (Ille-et-Vilaine).

M. Beaumont était un homme très gai et très aimable, ce qu'on appelle un « bon vivant ». Il n'avait jamais manifesté l'intention de se suicider ; il n'était ni neurasthénique ni dans une situation difficile.

L'examen du corps écartant l'idée d'agression, ce qu'on savait sur le défunt écartant la présomption du suicide, la police conclut à un accident.

M. Beaumont, se promenant de nuit au bord de l'eau, avait fait un faux pas, ou accroché son pied dans l'un de ces anneaux auxquels s'amaraient les navires. Congestion immédiate. Sur le quai désert, personne n'a pu entendre le bruit du corps tombant à l'eau. C'est la noyade, déplorable et classique, dont la fatalité doit seule porter toute la peine.

On emmena chez lui M. Beaumont ; on l'enterre.

Le lendemain, un peu plus loin, dans le même bassin, un second noyé.

« C'est la série ! » disent les matelots en haussant les épaules. Le médecin, appelé, conclut à la « mort par immersion » (bien entendu) en spécifiant que « le corps n'avait pas séjourné dans l'eau plus de dix à douze heures ».

Une gaffe avait accroché la dépouille mortelle de M. Jean-Marie Canevet, chauffeur du P. O., demeurant à Saint-Nazaire, peu avant midi. M. Canevet se serait donc noyé vers une heure du matin. Que faisait-il, à ce moment-là, sur les quais ? Ses

voisins, interrogés, ne peuvent répondre.

On ne trouva que peu d'argent dans les poches du mort. Avait-il, profitant d'un repos, bu plus que de raison ? Avait-il, au bord de l'eau, été victime d'un vertige ? On accorda le permis d'inhumer, nulle trace suspecte n'ayant pu être relevée sur le cadavre mis à nu.

L'opinion publique commença de s'émouvoir. On appelait ce bassin « le bassin de la mort ». Mais, pas plus pour Canevet que pour Beaumont, l'hypothèse du suicide ne pouvait être envisagée. On suggéra à la municipalité de faire renforcer l'éclairage, à vrai dire médiocre, de ce coin du port.

Coup de théâtre ! Le lendemain même, le brassage de l'eau produit par l'hélice d'un steamer faisait remonter au jour un troisième cadavre.

Il s'agissait, cette fois-ci, du matelot Marcel Beaudouin, marin breveté à bord du croiseur *La Motte-Piquet*.

Celui-ci, un gars blond, râblé, solide, originaire de Rosendaël (Nord), portait sous l'œil droit une ecchymose qui semblait avoir été produite par un coup de poing bien appliqué. Nageur renommé, on se demanda comment Beaudouin n'avait pas pu appeler au secours, ou se tirer d'affaire tout seul. Des câbles de bateaux, en effet, trempaient dans l'eau tout près de l'endroit où le corps fut découvert ; et une échelle de fer était scellée dans la muraille, à proximité également.

Les camarades de Beaudouin, interrogés, affirmèrent à l'envi que le jeune homme, fiancé à une jeune fille de son pays, très gai de son naturel et « ami de la rigolade », n'avait pu une seconde songer à attenter à ses jours. Peut-être s'était-il disputé, battu ? Peut-être, étourdi par un coup de poing, avait-il été précipité à l'eau par quelque rôdeur ?

Là encore, on ne pouvait relever aucune trace de vol, le noyé avait sur lui son argent, ses papiers, sa montre, sa bague : rien n'avait disparu.

Seulement, chez les bistros qui avoisinent le port, comme sur le *La Motte-Piquet*, on commençait à prononcer le mot « d'assassinat ». Des soupçons flottaient, palpables ; dans toute conversation concernant les drames successifs, on pouvait noter des restrictions, des réticences. Les femmes se signaient, déjà, en passant le long du quai fatal, et ramenaient sur leurs yeux le foulard sombre des Vendéennes ; les hommes allumaient leurs pipes pour faire les esprits forts, et crachaient dans l'eau. Mais lorsqu'ils examinaient l'onde salie de charbon, de mazout, chargée de rats noyés, de débris de paille et de vieux bouchons, ils ne pouvaient s'empêcher de songer, avec une secrète terreur, que de nouveaux fantômes gonflés et verdâtres allaient peut-être en surgir, sous l'étrave ou la poupe des lourds bateaux, sous la coque ronde des gabarres.

— Au secours !

Il est une heure du matin. Le quai est désert. Un phare, à l'horizon, tourne. On entend, dans un bouge, soupirer au loin l'accordéon et chanter des marins ivres. Aux maisons closes, toutes proches, la lanterne rouge et le gros numéro, alternativement, s'allument : comme cligneraient, dans la nuit, l'œil d'une pierreuse.

Il fait froid, il fait noir. Le vent du large fait siffler les haubans et module sa plainte au sommet des mâts durcis de sel.

— Au secours !

D'une chaloupe, l'homme de garde a entendu le cri. Il allume sa lanterne, il arrive, sur la planche flexible, sans garde-fou. Il longe le quai, il hèle :

— Hô, l'ami ? Qui appelle ?

Plus rien. Si, des plaintes. Mais c'est la bise de novembre, à travers les cheminées frissonnantes et les cordages.

Soudain, plus loin, à l'extrémité du bassin tragique, vers la jetée du vieux môle, un cri encore :

— Au secours, bon Dieu !

L'homme — il est armé, d'abord ; puis c'est un ancien combattant de l'Yser, qui en a vu de dures — avance sans hésiter.

Sur les rochers, au ras du flot qui mugit, une forme est étendue.

Le veuilleur se penche.

— Qu'y a-t-il, l'homme ?

— Je ne puis pas me lever ; j'ai la hanche brisée. Demandez une ambulance, vite ! J'ai peur de crever là.

Vingt minutes plus tard, le blessé, M. Charles Lardeau, ouvrier ajusteur, apprend de l'interne de service qu'il avait le bassin fracturé. Le vieillard — il a soixante-cinq ans — ajouta :

— Faites venir le commissaire de police. Et voici son récit. Récit qui éclaire, de façon saisissante, effroyable, la thèse jusqu'alors si difficilement admissible.

— J'avais travaillé dans mon atelier, puis chez moi, jusqu'à minuit environ. Mon labeur achevé, j'ai balayé la pièce ; et, réunissant dans un seau des copeaux d'acier mêlés à quelques épiluchures ménagères, j'ai décidé de jeter le tout à la mer, comme on le fait depuis des années dans le quartier.

Seau en main, je suis allé, dans la nuit noire, sans rencontrer personne, jusqu'à la jetée du vieux môle. Arrivé là, je me suis mis en demeure, debout au-dessus du vide, de lancer les ordures le plus loin possible. L'ustensile vidé, je m'agenouillai pour frapper le bord contre la pierre et faire tomber ainsi des débris de pommes de terre restés attachés au fond.

« Je n'ai entendu personne s'approcher ; je n'ai vu aucune ombre suspecte ; mais soudain un individu a fondu sur moi, émergeant de l'ombre, m'a saisi à la gorge et jeté à la mer, sans une parole. Simplement, ai-je entendu comme un grand rire sardonique, un rire de fou.

Par miracle, je ne suis pas tombé dans l'eau, mais sur les rochers du brise-lames. Sous la douleur, je me suis évanoui, avant d'avoir pu appeler à l'aide. Quand je suis revenu à moi, ramené par le froid de la nuit, à mon premier mouvement, j'ai vu que j'avais quelque chose de cassé ; j'ai crié : « Au secours ! » On m'a entendu, heureusement.

— Mais cet homme, votre agresseur, demanda le commissaire, comment était-il ?

— Je n'ai pas eu le temps de le dévisager. Tout au plus m'a-t-il paru jeune, d'une force herculéenne, et je le crois privé de raison.

— A-t-il essayé de vous dévaliser ? A-t-il eu un geste vers vos poches, votre portefeuille, votre montre ?

— Nullement ! Cela s'est passé en un clin d'œil. « Il » a surgi silencieusement du noir, m'a empoigné et poussé. Un point c'est tout. Pendant que je tombais, j'ai aperçu encore sa silhouette sur le ciel. Puis je me suis évanoui.

— Et pas un mot ? Ni « Haut les mains »,

ni « Ta bourse », ou quelque chose d'approchant ?

— Rien ! Rien que ce rire de fou.

Il n'y a aucune raison de suspecter M. Lardeau, robuste vieillard, ouvrier estimé, d'hallucination ou de mensonge. L'agression s'est bien produite où et quand il l'a déclaré aux enquêteurs.

On a retrouvé, à marée basse, écrasé à demi, le seau à charbon dans lequel l'ajusteur apportait ses ordures pour les vider dans l'océan.

Mais sur le quai, aucune trace du mystérieux criminel.

Alors ? Alors tout Nantes vit dans la crainte du maniaque. Certes, ces jours-ci, prévenus, tous ceux que leur travail amène au bord des docks redoublent d'attention et de prudence : les marins rejoignent leur bord par groupe, et les arrimeurs ont le doigt sur la gâchette de leur revolver, dans la poche du pantalon de velours. Mais, quand l'émotion se sera calmée, quand on aura oublié un peu le quadruple attentat d'un dément, qui sait si de nouvelles aubes rouges ne se lèveront pas sur le « bassin de la mort » ?

Le « bassin de la mort » qui pour l'instant, glauque et calme, sous les rayons d'un pâle soleil respicendit comme une glace immobile et garde, dans le mystère de ses eaux, ce tragique secret dont une ville tout entière, justement alertée, frissonne.

C.-A. GONNET.

.....
Changement de bourreau

M. Anatole Deibler prend sa retraite

LA nouvelle si souvent fautive est, cette fois, certaine : M. Deibler s'en va, après avoir exercé sa profession — s'il est possible de dire — pendant un demi-siècle et coupé... deux cent cinquante-huit têtes, dont certaines furent célèbres... C'est lui qui exécuta, avant la guerre, Raymond la Science et Calémin, les fameux chefs des bandits tragiques ; plus près de nous, Landru, qui, en voyant arriver au petit matin blême, dans sa cellule de la prison de Versailles, M. de Paris, gouailleur — même devant la mort —, s'exclama :

— Oh ! monsieur Deibler ! comme je suis confus de vous avoir dérangé.

Georges Gauchet, le jeune meurtrier du bijoutier de l'avenue Mozart, passa aussi entre les mains de M. Deibler, et enfin, dernièrement, Gorguloff. L'exécution de celui-ci fut, d'après les spectateurs, particulièrement pénible, car elle dura trop longtemps : le bourreau dut s'y reprendre à six fois pour placer convenablement la tête de son « client », dont le corps herculéen balançait tantôt trop à droite, tantôt trop à gauche, à tel point qu'après l'exécution, l'avocat général qui avait, en compagnie de M^e Henri Géraud, défenseur de Paul Gorguloff, réveillé celui-ci, fit observer que vraiment l'opération avait été horrible.

— Que voulez-vous, répliqua M. Deibler, il n'était guère obéissant !

M. Anatole — comme l'appellent ses aides — a d'ailleurs parfois des mots exquis : quelqu'un, un jour, lui demandait : — Avez-vous eu souvent des cas de rébellion parmi les condamnés à mort ? — Oui, fit le bourreau, à Paris, où il y a de fortes têtes... jamais en province, où j'ai toujours affaire à de braves paysans !

La fonction de bourreau est — comme la royauté — héréditaire : au grand Sanson de la Terreur succéda, jadis, son fils Henri, puis le fils de ce dernier : Clément ; la dynastie des Deibler remonte à plus d'un siècle, l'actuel exécuteur des hautes œuvres a pris le couperet des mains de son père, lequel lui-même le tenait du sien.

C'est à présent le genre de « M. de Paris » qui va devenir à son tour... « M. de Paris ».

M. Deibler a soixante-douze ans, il estime, après une vie bien remplie, avoir droit à la retraite et il va se retirer dans une petite maison qu'il possède en banlieue... dernièrement, ladite maisonnette était habitée par un locataire qui, malgré les sommations réitérées de son propriétaire, refusait de lui céder la place ; le demandeur en appela aux juges pour réclamer l'expulsion du locataire récalcitrant et argua qu'il était nécessaire pour lui de récupérer son immeuble, dont il voulait occuper le rez-de-chaussée, car il ne pouvait plus monter les étages... pas plus haut que la plateforme de la guillotine sans doute !

Un certificat médical appuyait cette demande et attestait que le bourreau souffrait d'une maladie de... cœur ! ô paradoxe.

M. Deibler est las du métier, depuis longtemps il se plaint d'être mal payé : dix-huit mille francs par an, plus dix mille francs pour les frais généraux, sur lesquels il doit payer ses aides, dont son genre — qui va devenir son successeur — M. André Oprecht, électricien par profession et... bourreau de demain.

Ajoutons que nul autre n'a brigué cette succession... la carrière « bourreaucratique » n'est pas très recherchée !

SYLVIA RISSER.

Direction - Administration - Rédaction

30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX^e)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans primes) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
	Un an ...	65 fr.
ÉTRANGER...	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

LA TRAITE DES 'MICHÉS'

ou l'art
et la manière
d'exploiter
le gogo amoureux

ce moment est d'ordinaire celui où le client est complètement absorbé par sa compagne de rencontre. Le triple est plus compliqué ; il se joue dans les cas où l'affaire en vaut la peine, c'est-à-dire lorsque le « miché » est « plein aux as » ; deux femmes « lèvent » la victime, qui est entraînée dans une chambre truquée ; dans la pièce est dissimulé le troisième larron, le souteneur de ces dames, qui se chargera de raffler le magot et s'éclipsera, son coup fait.

Les deux dernières combinaisons offrent cet avantage d'assurer une impunité quasi certaine aux opérateurs. En effet, l'entôle s'aperçoit-il du vol ? La femme crie avec lui au voleur et clame son innocence : — Tu peux me fouiller, mon chéri, tu ne trouveras rien.



L'entôleuse a fait son choix : un naïf jeune homme qui débarque. (S. G. P.)

Il y aurait un petit livre fort suggestif à écrire sur les cent et une manières d'exploiter les « michés », c'est-à-dire le client de ces « dames » qui, selon l'expression vieillotte, trafiquent de leurs charmes. L'art de soutirer de l'argent du gogo amoureux ne date pas d'hier, mais il s'est perfectionné avec le temps et a emprunté des procédés qui constituent de véritables escroqueries.

Parmi les moyens employés par les aimables péripatéticiennes, on en compte un qui a de l'âge, mais qui dure, malgré qu'il ait été dénoncé maintes fois ici-même d'ailleurs, nous voulons parler de « l'entôlage ». L'étymologie de ce mot est facile à établir : il vient de tôle ou taule, signifiant maison ; la victime est refaite dans la demeure ou tôle de la femme.

L'entôlage, qui a dû exister depuis des siècles, n'a été classé au nombre des vols caractérisés qu'en 1900, lors de l'Exposition Universelle ; il a été mis en faveur par des prostituées venues du Midi, de Toulon et de Marseille particulièrement. A cette époque, ces délits spéciaux se multiplièrent à tel point que les commissariats en instruisaient chacun une dizaine par jour. A vrai dire, provinciaux et étrangers accourus dans la capitale furent autant de proies faciles pour les filles de joie. Après 1900, il y eut une accalmie ; la plupart des filles originaires du Midi regagnèrent, après petite fortune faite, les villes d'où elles étaient sorties ; mais l'entôlage était entré dans nos vilaines mœurs, et, depuis, ce genre de vol s'est pratiqué couramment.

On distingue trois sortes d'entôlages : le solitaire, le double et le triple. Expliquons en quelques lignes en quoi ils se différencient.

Le solitaire est pratiquée par la femme seule, sans complice. Il présente plus de risques et demande une grande habileté, car la voleuse ne peut compter sur aucun aide ; mais il a cet avantage pour elle de lui assurer, en cas de réussite, la totalité du butin. Le double comporte deux personnages ; la « leveuse », c'est-à-dire l'héâtre qui racroche le client, le charme et l'entraîne dans la chambre ; la complice est cachée dans la pièce voisine qui communique ou tout simplement derrière une tenture, d'où elle attendra le moment propice pour explorer les poches de la victime ;

En effet, le portefeuille est déjà loin. La femme continue à jouer la comédie :

— Tu as dû perdre ton argent tout à l'heure, ou bien c'est un pickpocket qui t'a « barbotté » tes fafiots, soutient-elle.

Parfois, de voleuse elle tente de se poser en victime :

— Je vois ce que c'est, crie-t-elle ; monsieur n'avait pas un sou en poche, mais il a voulu s'offrir une petite femme à l'œil, et maintenant il affirme qu'on lui a dérobé son argent. Le coup est classique...

Et la fille de se répandre en lamentations sur la muflerie des hommes, à tel point que le « Miché » en est tout abasourdi et se demande où est la vérité.

L'entôlé entre-t-il en fureur, réclame-t-il son argent, parle-t-il d'alerter la police ? Le cas est prévu. Le souteneur entre alors en action ; il intervient, et, après un colloque mouvementé, se met à rosser l'entôlé pendant que la fille disparaît.

Volé, battu et pas content, l'entôlé, pensez-vous, n'a plus qu'une ressource : porter plainte au commissariat. Certes, mais réfléchissez aux conséquences de cette démarche : c'est la publicité donnée à cette affaire spéciale, l'enquête qui ne ménagera guère votre intimité, votre foyer menacé d'un scandale, votre réputation ternie, et vous entendez d'ici les quolibets, les brocards, les lazzi qui vous accueilleront désormais dans les rues de votre petite ville ! Aussi bien, l'entôlé furieux sent-il sa colère fléchir au seuil du poste de police. Entrera-t-il ? N'entrera-t-il pas ? D'ordinaire, il fait

Au moment de payer l'addition le coup d'œil furtif de l'entôleuse sur le portefeuille (S. G. P.)

demi-tour, tout penaud, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus. C'est dire que, dans la majorité des cas, l'entôleuse joue sur le velours. On estime que, sur cent entôlages, il y en a tout juste cinq qui se dénouent devant les tribunaux.

L'entôlage compte ses drames et ses comédies ; ses aventures tragiques et ses péripéties drôlatiques. Voici une petite scène qui se joue fréquemment dans certains hôtels borgnes des faubourgs. L'entôleuse a amené son client dans cet établissement suspect où elle est de mèche avec le patron. Le couple s'installe dans une chambre.

— Si on prenait l'apéritif ? suggère la femme.

Le « miché » accepte. On fait monter les consommations. La jeune personne se déshabille et commence la

Ci-contre : Si le sujet paraît récalcitrant au sommeil, un soporifique versé dans sa boisson le mettra « knock-out ». (S. G. P.)



Vite, un taxi, pour se rendre à la chambre d'hôtel. (S. G. P.)





Le réveil sans joie. (S. G. P.)



En haut : L'inspection de la valise. (S. G. P.)

Portera-t-il plainte ? Il pense au scandale possible. L'aventure servira de leçon.

série de ses simagrées sentimentales. Tout en parlant, elle a versé dans le verre de son compagnon le contenu d'un petit sachet de soporifique. On devine le reste. Deux heures plus tard, l'homme se réveille et constate que son portefeuille, sa montre en or, ses bagues, lui ont été subtilisés. Il se met à tempêter. Le patron monte et s'informe de la cause des clameurs.

— On m'a dépouillé ! crie l'entôlé.

Le patron s'indigne :

— Ma maison est bien tenue ; elle est de premier ordre. C'est la première fois que pareil fait se produit. J'en suis navré, croyez-le bien, cher monsieur. Mais sachez bien que cela ne se passera pas ainsi. Je me charge personnellement de l'affaire.

Le client croit tout d'abord à la bonne foi du tenancier. Mais écoutez la suite ; elle vous laissera apercevoir le bout de l'oreille du personnage. En effet, ce dernier compulse son registre où il a inscrit le nom, l'adresse et la qualité de son client de passage à qui il a eu soin de demander des papiers d'identité, en prétextant que la police exige cette formalité, ce qui est d'ailleurs exact, mais rarement observé. On devine à présent le piège ; le « tôle » est certain de la personnalité de la victime et il en tirera profit pour s'assurer l'impunité. Il dévoile d'ailleurs ses batteries :

— Voyons, nous disons monsieur Dupont, boucher à Quincampoix... Parfait. Je vous donnerai des nouvelles de l'affaire. Au besoin, je ferai parvenir un rapport à la police locale...

L'entôlé comprend et s'affole ; tout Quincampoix va être au courant de l'aventure, et sa femme, si jalouse, n'en ignorera rien. Aussi change-t-il de ton ; il se radouci et finalement sollicite le silence ; il ne portera pas plainte. L'affaire s'arrêtera donc

là, à moins que l'hôtelier marron pratique le chantage, et alors la tranquillité de M. Dupont est peut-être à jamais compromise.

La collusion entre le tenancier et l'entôlé est certaine dans l'histoire que nous venons de relater, et le partage du gain suit l'opération. La collaboration de ces deux personnages a provoqué de nombreux drames. Témoignons l'affaire B...

M. B... était un très honorable commerçant d'une ville du centre, adjoint au maire, père de famille. Au cours d'un séjour à Paris, une aventure de ce genre lui arriva. Une lettre du patron de l'hôtel décachetée par l'épouse apprit à celle-ci l'infidélité de son mari. De violentes disputes éclatèrent désormais chaque jour dans le ménage. Le divorce fut envisagé, malgré trois enfants en bas âge. La malignité populaire s'empara de l'histoire ; on en fit des gorges chaudes. M. B... dut donner sa démission d'adjoint ; d'autre part, ses affaires périclitèrent ; la clientèle pudibonde s'était effarouchée. M. B..., considéré comme un dépravé, se vit fermer les salons de la petite ville. L'épilogue de cette aventure fut lamentable : un matin, on trouva le malheureux pendu dans son magasin.

Le gain réalisé par les entôleuses et leurs complices est très variable. Mais on cite des coups fameux réalisés par des bandes spécialisées : un marchand de bestiaux de la Villette qui, avec un portefeuille garni de 800 gros billets, avait imprudemment suivi une femme dans un garni proche de la gare Montparnasse, dut s'en retourner chez lui, dans sa ferme de la Beauce, sans un sou en poche.

On ne retrouva jamais sa voleuse.

C'est surtout aux abords des gares que l'entôleuse recrute ses victimes. Très

fait entôler trois fois. Il avait d'ailleurs les moyens de supporter ces avatars.

Il ne m'a été rapporté qu'un cas où l'entôleuse fut victime. Voici l'anecdote : une certaine Jeanne Z..., qui pratiquait ce genre de vol, avisa un soir, descendant les escaliers de la gare de Lyon, un paysan en blouse, un bâton à la main, le vrai type du campagnard ébahi, tout décontenancé de se trouver sur le pavé parisien. Elle flaira la bonne affaire ; le premier contact avec l'homme des champs la confirma dans son opinion.

— Mon gros chéri, lui susurra-t-elle, j'ai le fou béguin. Suis-moi, ça ne te coûtera pas un centime.

L'homme esquissa un sourire béat qui signifiait qu'il acceptait :

— Ma doué, je sors point étonné... Pas une femelle ne me résiste au pays...

La belle entraîna le « cul-terreux » dans un restaurant et commanda un repas plantureux et bien arrosé pour elle et son compagnon. Au moment de l'addition, l'homme dit à la fille :

— Je vas te confier une chose ; j'ons point d'argent. J'étais venu à Paris pour porter à monsieur mon banquier un beau tas d'actions... Y en a bien pour trois cent mille francs...

Tout en parlant, il avait tiré de la poche intérieure de sa blouse une liasse imposante de splendides papiers de toutes les couleurs à en-tête ronflant. La fille arrondit ses yeux où brillait la convoitise. Le « péquenaud » remit sous sa blouse le paquet imposant. L'entôleuse ne douta plus qu'elle allait faire fortune en une nuit.

— Mon gros loup, dit-elle, laisse-moi régler la note. C'est le coup de foudre ; jamais un homme ne m'a tant impressionnée.

La femme emmena sa conquête dans un hôtel proche et lui accorda toutes ses faveurs sans parler de rémunération. L'hom-

me s'endormit. La fille, l'entendant ronfler, se leva prestement et s'empara de la liasse d'actions. Le lendemain, à la première heure, elle se rendait dans une banque pour négocier ses valeurs, lesquelles — elle s'en était assurée — étaient au porteur. L'employé prit la liasse et s'esclaffa :

— Vous nous apportez cela pour les lavabos ? demanda-t-il, goguenard.

Les valeurs en question étaient des « pieds-humides » et il y en avait en tout pour quarante sous, le prix du papier ! L'entôleuse avait été dupée par un quidam désireux de s'offrir un bon repas à l'œil et des voluptés gratuites. Ce rusé profiteuse avait exploité de la même façon une vingtaine de filles ; l'une d'elles, au risque d'aller coucher à Saint-Lazare, avait porté plainte.

PIERRE DEMOURS.



Le professeur Cellier, l'inventeur des appareils spéciaux qui, à l'aide de certains rayons, déterminent le degré d'ancienneté des tableaux. (M.)

Faux Tableaux

COMMENT ON LES FABRIQUE

COMMENT ON LES RECONNAIT

Faire de faux tableaux, c'est encore plus difficile que de faire de la fausse monnaie. Seulement, ce n'est pas si dangereux.

Quand nous redescendons l'escalier à sextuple révolution, mon compagnon me dit :

— Il a déjà « payé ».

Vieille histoire d'une vente de tableaux tentée à l'Hôtel Drouot. Un grand expert a failli se tromper. Trois mois de prison pour l'auteur, à cause d'un Courbet presque parfait. Le métier de fabricant de tableaux faux récompense mal la science qu'il exige. Vendu de vingt à cinquante mille, il n'a rapporté que quelques billets au falsificateur. Un marchand lui dit :

— Je ne suis pas sûr de le vendre, votre Lorrain...

Après quoi, il le vend dix fois le prix payé. Le faussaire travaille aussi à la commande. A vous n'auriez pas un Corot ? lui demandait mon bonhomme tout à l'heure. Faire un faux tableau, ce n'est pas copier servilement un tableau vrai. On pourrait retrouver le vrai, à propos du faux. C'est voir un tableau à la manière de l'auteur imité. Ce vieil homme, à l'équipage romantique, que nous venons de voir, avait-il donc du génie, tous les génies des peintres géniaux ? Il a sûrement beaucoup de talent. Autant qu'il a de signatures.

Vend-on, achète-t-on beaucoup de faux tableaux ? Ceci revient à cette question : Peut-on reconnaître qu'un tableau est faux ?

Je suis allé le demander à l'auteur du traité pratique des fraudes et falsifications, M^e Louis Virenque, avocat à la Cour, qui s'est spécialisé dans l'étude des faux en matière d'art. Je l'ai trouvé dans une provinciale demeure égarée sur une grande voie



M^e Louis Virenque, avocat à la Cour, auteur du Traité pratique des fraudes et falsifications.

montmartroise, parmi les richesses des toiles de maîtres qui peuplent un profond cabinet de travail.

— Celles-ci sont vraies ! ai-je cru devoir dire.

Elles le sont à coup sûr. Par des acquisitions familiales qui fixent l'époque. Et par la science du maître du logis.

— Il ne faut pas, m'expose la souriante compétence de M^e Virenque, confondre

l'identification et l'expertise. Pour identifier une œuvre, lui donner sa personnalité certaine, M. de Monzie, lors de son passage au ministère des Beaux-Arts, prit, le 12 septembre 1925, un arrêté créant un service officiel d'identification des œuvres contemporaines. Ce service devait recevoir les œuvres confiées par leurs auteurs afin de faire pour les tableaux ce que l'identité judiciaire fait pour les hommes. A cette institution, il n'a manqué que la collaboration des peintres. Aucun n'est venu se réserver les avantages d'une douteuse immortalité.

L'expertise a pour but de reconnaître si un tableau est faux ou authentique. Il y a trois sortes d'expertises : l'expertise scientifique, l'expertise artistique et l'expertise à la fois artistique et scientifique.

Ecoutez avec moi parler M^e Louis Virenque :

— Depuis une quinzaine d'années, des savants se sont préoccupés dans plusieurs pays d'apporter à l'expertise des œuvres d'art le secours des méthodes scientifiques dans le but de permettre des conclusions d'une rigoureuse certitude. L'emploi de ces méthodes fut révélé, en France, au public, en 1924, à propos des poursuites exercées contre le vendeur d'un tableau vendu comme un Renoir et dont l'authenticité était contestée. « Le service de l'identité judiciaire établit par le procédé de l'analyse spectrale (examen par l'observation des rayons caloriques) que les jaunes de la toile incriminée ne correspondaient pas aux jaunes de Renoir, qui n'employait que du jaune de Naples ».

De plus, Renoir souffrait de goutte déformante qui l'obligeait à l'emploi d'un appareil et peignait par petites touches courtes, en forme de virgules. L'examen révéla de larges touches. L'œuvre fut déclarée fausse et le vendeur fut condamné.

Mais l'indépendance de l'expert lui interdit d'être au service d'un organisme de répression ou de police. M. Henri Verne, directeur des musées nationaux, et le colonel Cellier, directeur du laboratoire d'essais aux Arts et Métiers, organisèrent au musée du Louvre un laboratoire d'expertise, véritable institut de documentation sur la technique des grands artistes.

Cela, c'est l'expertise artistique. Elle s'est complétée par l'expertise à la fois artistique et scientifique, selon cette parole du colonel Cellier : « Toute étude sérieuse et méthodique des peintures doit se poursuivre par la collaboration intime de l'art et de la science ».

On examine donc la matière même du tableau, la toile, le support de bois, la couleur, afin de déterminer leur composition et leur ancienneté, en même temps qu'on étudie la « facture » du peintre, c'est-à-dire son procédé personnel.

Les expertises susceptibles de donner des résultats considérés comme certains emploient trois modes d'investigation : méthodes physiques et chimiques examens aux radiations lumineuses, procédés spéciaux d'investigation.

On analyse une parcelle de couleur prélevée sur le tableau. Ou bien, sans causer même une détérioration infime, on examine au spectropothé les rayons lumineux émis par ces couleurs. On emploie aussi la lumière rasante qui met en relief les empâtements et permet, par comparaison du tableau douteux et du véritable, de reconnaître (Suite page 13.) MAURICE CORIEM.

QUAND on a franchi ce passage obscur, bordé de poussiéreuses boutiques de brocante, une rue étroite fait un coude brusque. Plus loin, il y a une porte basse, où, dès le seuil, tourne un petit escalier. Une révolution par étage. A la sixième révolution, une clarté glauque d'aquarium tombe sur le palier par une coupole de verre.

Mon guide me dit : — C'est là. Vous allez voir. C'est un artiste, un véritable artiste...

Je sais le sens qu'il donne à ce mot, selon la terminologie populaire. L'homme que nous allons voir n'est pas un artiste parce qu'il peint les tableaux, mais seulement à cause de la minutie rigoureuse de son travail. Mon compagnon lui attribuait le même mérite et lui donnerait le même nom s'il exerçait quelque autre labeur difficile et compliqué. Il croit exprimer par ce titre d'artiste l'essentiel de l'habileté d'un exceptionnel artisan.

Une carte de visite est clouée sur une porte de bois. Nous faisons tinter une sonnette grêle. Un vieil homme en blouse blanche vient nous ouvrir. Il tient une palette carrée que traverse son pouce large et carré. Et, par la demi-ouverture de l'huis, j'aperçois un tableau sur un chevalet.

Le peintre porte barbe grise, une barbe allongée en pointe, avec une moustache qui se retousse. C'est un visage d'autrefois, que nous retrouvons dans les portraits et les gravures de 1900. Il existe encore de ces vieux artistes qui portent des chapeaux larges, des lavallières flottantes, des dolmans noirs et des pantalons à la houzarde. Je gagerais que, sous sa blouse, celui-ci est ainsi vêtu.

Je m'excuse de mon indiscretion, cependant que mon compagnon me présente. Je feins, avec une fausse aisance, une naturelle assurance. Je regarde les tableaux sur le mur. Le vieux peintre a un front chauve et haut, où j'ai vu s'inscrire, dès mon entrée, une ride grave et inquiète. Ma désinvolture ne l'efface pas.

Ce peintre est un faussaire.

Mon compagnon m'avait dit : « Je sais un bonhomme qui en a fabriqué des Corot, des Harpignies, des Ziem, des Courbet... Si, un jour, vous voulez le voir... »

J'ai hâte ce jour. J'ai reçu mes consignes. Ne pas révéler le nom, l'adresse de l'homme. Ne pas parler le premier. Attendre. Peut-être pourrais-je passer pour un marchand de tableaux. Laisser parler mon compagnon. Passer d'abord pour un curieux discret. Après, on verrait...

L'atelier est immense avec de grands angles et des recoins. Une vaste verrière tient toute une face où s'inscrit en lumière naturelle la blanche découpe du Sacré-Cœur. De vieux meubles, d'anciennes tapisseries. Un assez beau tapis Kirman.

Dans cet atelier, il n'y a pas de modèle. Et je remarque que l'artiste peint un paysage, face au mur.

Dans les coins, c'est un entassement prodigieux de toiles accumulées, les unes sur leur bâti de bois, d'autres roulées.

Mon compagnon est un antiquaire qui fait surtout la brocante. A moins qu'il ne soit un brocanteur qui prétend à s'élever à la dignité d'antiquaire. Si le peintre qui est là, tout droit et muet devant moi, est un fabricant de faux tableaux, ce petit homme têtue et loquace qui m'a conduit en est peut-être un marchand. Il ne me l'a pas dit. Mais je n'ai pas besoin d'être grand clerc pour deviner le sens caché de cette présentation où mon interlocuteur insiste sur l'hermétisme de ma discrétion.

J'apprends que je suis un ami, un vrai, le tombeau des secrets. Et, aussitôt après, sans transition :

— Un Corot, vous n'avez pas un Corot ? Je comprends que je pourrais bien être l'éventuel acheteur d'un faux Corot. Le vieux peintre ne met aucun empressement à nous satisfaire. Cependant, il ne semble

mettre non plus aucune excessive confiance. Il a, sans rien dire, incliné son grand front ridé dans l'angle d'un bahut. Il en tire une toile exigüe où des uniformes se ruent avec précision dans une chevauchée détaillée. Il marmotte dans sa barbe qui date de l'Exposition Universelle :

— Un Vernet.

— Carle ? fait mon ami.

— Non, voyons... Horace.

Mon cicérone s'est tourné vers moi. Il m'explique avec une gravité comique :

— C'est un Horace Vernet.

Je prends le tableau. Je le retourne. C'est l'envers de la toile que je regarde. Alors le peintre :

— La toile est d'époque. Je dis : la toile...

— J'entends bien.

Oui, la toile est d'époque et le « support » aussi. Le « support », c'est ce que les profanes appellent le châssis.

Il faut pousser le peintre pour qu'il avance un peu dans ses explications.

— Alors, il y avait déjà un tableau ancien sur cette toile ?

— Ancien ? Pas tant. Horace Vernet est mort en 1863.

J'apprends qu'on vend de vieux tableaux chez des brocanteurs spécialisés. Il y en a un, face aux anciennes fortifications, sur la zone, qui fait commerce de toiles délavées, effacées, pourries. Souvent, la peinture qu'elles portaient a disparu. A peine distingue-t-on ce qui fut un portrait de ce qui a été un paysage. Cette chose innommable s'achète. On la retrouve dans un coin de l'atelier du vieux peintre. Là, il gratte, avec un racloir léger, d'une main délicate, les derniers débris de peinture écaillée. Un ingrédient chimique supprime le reste. Il faut parvenir à enlever la peinture sans que le racloir ou le corrosif laissent de trace sur la toile. Souvent, cette toile elle-même est tellement usée qu'il faut la doubler. C'est la classique opération du « rentoilage » qui s'effectue souvent sur les tableaux anciens, les vrais.

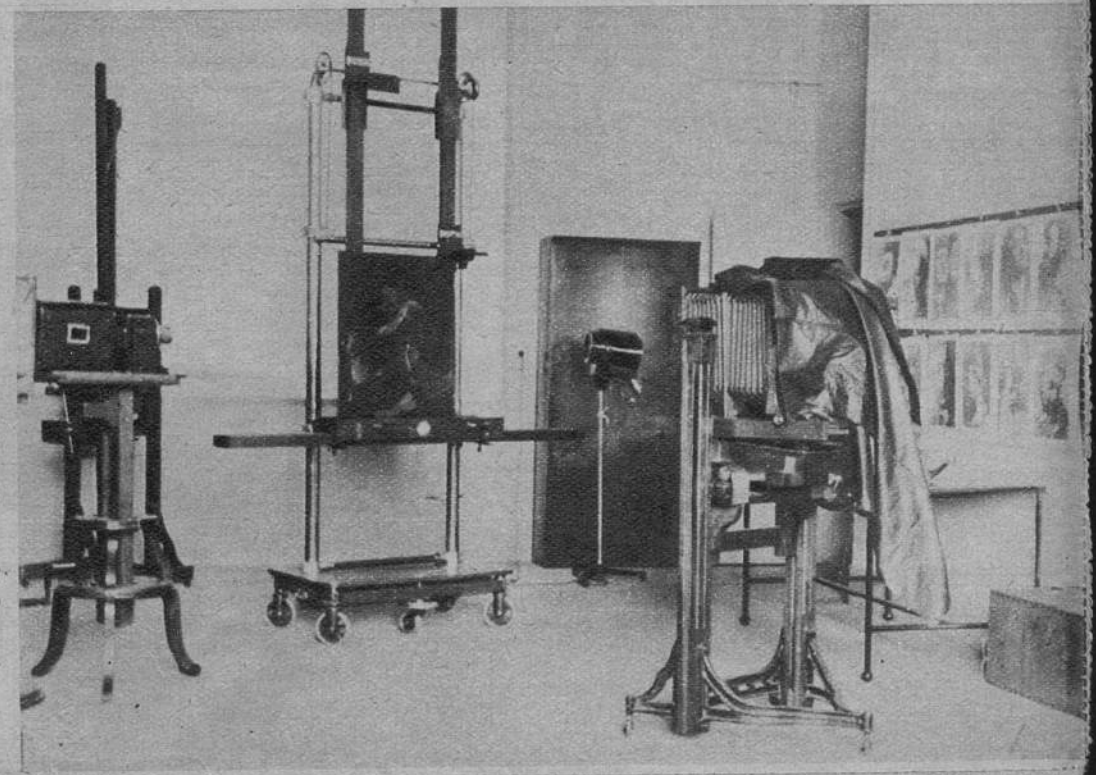
Alors, quand le faussaire s'est procuré la toile d'époque et le châssis du temps, il reste l'opération la plus difficile. Exécuter un chef-d'œuvre dessus. Et ce n'est pas tout. Le chef-d'œuvre doit être dans la manière d'un peintre célèbre. Un tableau d'un grand maître n'a pas de prix. Comme dit mon compagnon, avec son langage de maquignon : « Ça va chercher quelquefois dans les cent billets ».

Sans doute, un faux tableau de cent mille francs, c'est rare. Ou, plus exactement, c'est ignoré. Mais des toiles fallacieuses de vingt, trente, quarante mille, il y en a...

J'ai vu, chez ce vieux peintre des manières d'Harpignies, des sortes de Diaz, des façons d'Ingres, et quelque chose qui ressemble bien à un Courbet. Ce que j'admire en toute sincérité, c'est que ce bonhomme, avec sa barbe du dernier siècle et son accoutrement d'un temps défunt, ait cette prodigieuse diversité d'exécution.

Au prix de quels renoncements a-t-il acquis cette dextérité d'imitation mécanique ? Et quelle condition technique ! Il sait que celui-ci faisait ses touches en virgules, que celui-là étalait ses glacis, qu'un tel laissait une aspérité de matière au bout de chaque glissement de pinceau, ou qu'un autre étageait ses empâtements. Il faut aussi falsifier les couleurs pour leur donner par un procédé secret et chimique la décomposition produite par la lumière et par le temps. Car il s'agit de tromper non seulement l'acquéreur naïf, mais aussi l'expert averti.

A droite : La salle du nouvel institut officiel qui est chargé de vérifier, grâce aux rayons X, l'ancienneté des tableaux. (S. G. P.)



Au cœur de l'Espionnage allemand

IX

RÉSUMÉ. — Grâce à une complicité intelligente et protectrice, notre collaborateur a pu s'initier à l'espionnage allemand. Il a décrit jusqu'à présent son organisation, ses méthodes, la façon de procéder de ses agents chez nous. Il va maintenant nous brosser le tableau de ce qu'il a vu là-bas : la chasse à nos propres agents, le camouflage, les provocations.

L'AVION, bas sur pattes, trapu, ramassé comme un bouledogue, a sa carcasse tremblante. Ce sont les hélices qui en sont cause. Le pilote, homme de cuir gainé, assisté de son second, a donné tous les gaz. Nous roulons quelques centaines de mètres sur ce terrain de Tempelhoff, billard impeccable et beau majestueusement.

Nous venons de France, Ollingen et moi. Deux jours dans la capitale que sillonne la Sprée nous ont permis de mystérieuses visites qui auraient surpris l'excellent capitaine Toussaint. Qu'il nous pardonne ici de ne pas éclairer sa lanterne.

Dans le couloir polonais et sur la fron-

tière sud de la Prusse orientale, nous allons essayer de voir comment opèrent les nôtres et ceux de nos amis. D'abord, il faut dire ceci : les autorités allemandes ont établi là-bas un tel réseau de contre-espionnage qu'il est nécessaire, à ceux qui sont à notre solde, de travailler seuls. Pas d'ami, pas d'agent qui leur propose une « combine ». Si, par hasard, ils tombent sur un indicateur sincère, ils peuvent bénir le ciel de cette miraculeuse aventure.

— De la prudence ici, m'a dit Ollingen. Le moindre écart de langage peut vous perdre, et moi aussi par ricochet. Donc, un bœuf, un troupeau des pampas sur votre langue.

J'ai naturellement protesté que je serais muet comme un tombeau.

L'avion passe sur les étangs qui entourent Dantzig, puis bientôt Königsberg apparaît avec ses maisons bariolées, tapissées de fleurs multicolores qu'on aperçoit fort bien lorsque l'avion rase les toits avant d'atterrir.

L'auto de la Luft Hansa nous dépose en ville, à quelques minutes de notre hôtel. Une tasse de thé engloutie en vitesse et nous voilà bientôt dans cette cité où tout

Au-dessous : Nous roulons sur ce terrain de Tempelhoff.

Nous survolons Dantzig et Königsberg.

SERVICE S



est resté prussien, maisons et gens. Rien ne nous signale à l'attention des passants. Ollingen parle toujours allemand ; notre mise s'apparente avec celle des éternels touristes qui hantent toutes les villes du Reich, surtout l'été.

Nous allons chez un « ami ». Voici la rue. Une belle boutique : *Blumen*. « Fleurs » attire l'œil. Orchidées, roses, étalent leur splendeur fugitive. Deux jeunes filles se sont précipitées :

— *Wünschen sie die blumen ?* (Vous désirez des fleurs ?)

Ollingen répond :

— *Nein, who ist Herr Motte ?* (Non, où est M. Motte ?)

Une des vendeuses, brune comme l'ébène — d'où, diable, descend-elle donc, cette moricaude ? — s'est précipitée et, un instant après, revient.

— *Kommen, ritte !* (Venez, je vous prie !)

Nous la suivons.

Dans l'arrière-boutique, un homme blond, solide, au type slave ou german, est occupé à la confection d'une couronne mortuaire. Il s'est levé à notre approche et, dans l'allemand le plus pur, nous a prié de nous asseoir. Cette cordialité nous étonne, de prime abord, car notre hôte ne nous connaît pas. Comme il me tend une chaise, j'aperçois à son poignet une petite plaque d'aluminium ternie, et sans le vouloir j'ai lu : Ernest Motte, 2^e Compagnie, 77^e d'infanterie.

Qu'est-ce à dire ? Aurait-il servi chez nous, dans un régiment de France ? Au même instant il m'interpelle.

— Vous êtes Français ?

— Oui.

— Moi aussi.

La stupeur se lit dans mes yeux. Je savais que nous venions voir un fidèle agent, mais je le croyais allemand.

— Voilà, dit-il, remarquant ma surprise, j'ai été fait prisonnier à Perthes-les-Hurlus, grièvement blessé. J'ai été admirablement soigné par une jeune infirmière qui est devenue ma femme. Ses parents tenaient ici boutique de fleuriste. Nous avons pris leur succession.

Ollingen lui dit alors :

— Nous venons de la part de X..., de Berlin. Nous n'avons aucun papier qui le prouve.

Le fleuriste nous examine longuement. Il n'a pas tressailli, n'a pas eu l'air de comprendre. Nous serions-nous trompés ?

Mais Ollingen, qui s'amuse de mas tueur, a des arguments irrésistibles et des façons de s'identifier que vous me permettez de faire. Alors, c'est le cordial *shake-hand*, c'est la seconde d'émotion où le cœur vous monte aux lèvres et vous empêchez de parler ; si loin de la mère patrie, on recrée là, dans cette humble pièce, une France en miniature.

— Ma qualité de Français m'a rendu suspect ici les premiers temps, dit-il. Et puis, j'ai fait souche. Mes deux enfants vont à l'école et s'entendent fort bien avec leurs petits camarades. Moi j'ai l'air de sympathiser avec tous ces gens-là ! Et de détester mon pays natal... Il n'en faut pas plus pour dissiper les soupçons qui, jadis, s'accumulaient sur ma tête. A plusieurs reprises, des gendarmes sont venus me proposer des affaires mirobolantes, m'assuraient-ils. On pourrait me donner des indications sur les ports, sur les pièces de marine qui menacent Gdynia, le nouveau port polonais, qui fait grincer les dents des bons Prussiens. Je faisais une belle tête, je prenais un air si ahuri, si détaché que les provocateurs, empêtrés dans leurs propres rêts, ne savaient plus où se fourrer. Depuis, la confiance a étendu ses ailes pro-

tectrices sur ma maison. J'ai l'impression très nette qu'on ne me soupçonne en rien.

« Mais Dieu, je tremble souvent, sinon pour moi, du moins pour ceux des nôtres ou Polonais qui battent le terrain ici. Une armée de sbires s'est développée en tireurs et fait de sérieux ravages. Peu parmi les nôtres, mais ceux de Pologne ont été rudement étrillés. Il faut dire qu'ils sont sages, pleins d'allant et manquent de prudence : autrement dit, excellents soldats, mais piètres espions, parce que peu psychologues.

« Il y a un mois, un d'entre eux vint me trouver, envoyé par K... de Vilno.

« Je suis en relation avec un Allemand qui m'a offert de collaborer avec moi, me dit-il.

« D'où est-il ?

« De Cuxhaven.

« Que fait-il ici ?

« Il voyage, m'a-t-il dit, pour Siemens-Schukert et a des renseignements très importants sur l'entraînement clandestin des pilotes du côté de Brunswick.

« Allez doucement, lui dis-je, vous

êtes ici en territoire allemand, où les « mouches » sont nombreuses.

« — Mais non, mais non, je vous assure, je suis certain de la bonne foi de l'homme.

« — Alors, allez-y et bonne chance !

« Il a d'abord avec l'homme une longue conversation. Ils adoptent pour la circonstance une fausse adresse, un code pour correspondre, et en route. Il lui remet, pour prix de ses services futurs, 150 marks — 900 francs environ. L'Allemand disparaît, revient au bout de huit jours. Les deux hommes se rencontrent dans la chambre de notre ami polonais. Celui-ci vient me revoir et ne tarit pas d'éloges sur sa recrue.

« Tant mieux, pensais-je, il a peut-être trouvé l'oiseau rare ». Entre temps, l'Allemand revint et fournit à son compagnon un plan complet des travaux de défense de Königsberg. Rien n'y manquait : l'emplacement des pièces, l'angle de tir, ceux de la digue, les batteries à tir rapide et jusqu'aux grosses pièces portant à plus de 50 kilomètres et capables, par conséquent, de rendre la ville inexpugnable, parce qu'ina-

pprochable.

« Au lieu de se mettre dans le cerveau cette topographie peu compliquée, somme toute, et, qui pis est, était nettement fautive, notre Polonais range soigneusement le papier dans son portefeuille et rentre à son hôtel. Il l'enfermait dans sa valise, quand la porte, pourtant fermée soigneusement à clef, vola en éclat. Le « tuyauteur » était un provocateur. L'imprudent Polonais expie, quelque part, dans une cellule sans air et sans lumière, son excès de confiance et sa candeur. L'autre a touché ses 30 deniers, je veux dire sa prime.

« Je vous le répète, ici, en Prusse Orientale, les esprits sont surchauffés et l'histoire du couloir, qui a déjà fait tant couler d'encre, fera encore couler pas mal de sang, je parle, s'entend, au cours de bagarres, de rixes, d'échauffourées.

« C'est une région spécialement surveillée par les Allemands. Petits commerçants, conducteurs de camions, courtiers, s'emploient à démasquer l'agent ennemi qui vient ici pour repérer, pour démasquer ce qui s'y passe.

« Ainsi, par exemple, le traité de Versailles a interdit la construction de fortifications dans la région des lacs de Mazarie. Les Allemands ont passé outre, mais barricadent leurs secrets. Il est très difficile de franchir ces obstacles.

« Mais allez voir à Z... Vous y trouverez Guttman, qui a organisé un réseau d'informations tout à fait remarquable. Il a reçu la schlague avant la guerre lorsqu'il était jeune soldat à Magdebourg. Je ne connais personne qui pratique autant que lui le sentiment de la rancune raisonnée, lucide, clairvoyante. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'un officier leva sur lui sa cravache. Il a rongé son frein longtemps, maintenant il savoure voluptueusement sa haine. Placé près de la frontière, en plein cœur des travaux de fortifications, Guttman est aux premières loges et ne se lasse pas de regarder. Le spectacle l'intéresse prodigieusement.

Nous avons quitté M. Motte muni de l'insigne précieux qui nous permettra d'être accueillis comme de vrais partisans et de fidèles affiliés à la cause. Par une chaude soirée, après avoir côtoyé boqueteaux et lacs, nous sommes arrivés à notre but.

D'un petit coteau, nous surplombons la vallée qui, là-bas, vers le sud, aboutit aux frontières polonaise et lithuanienne. Immense espace où les habitations sont rares, mais où des propriétés considérables, biens d'un seul individu, font penser aux seigneuries moyenâgeuses quand un seul homme commandait des milliers de serfs et de vilains.

Une maison, sorte de gentilhommière désuète, attire nos regards. Aux alentours, des hangars couvrant une honnête superficie. Les chaumes d'or blond s'étirent sur des kilomètres. D'une étendue part une compagnie bruyante de corbeaux. Paysage bucolique, reposant, d'un soir d'été.

Des troupeaux rentrent des champs. D'énormes Mecklembourgeois, tachés de sueur, naseaux largement ouverts, tirent à plein collier sur de lourdes charrettes. En un mot, nous avons sous les yeux une très importante exploitation agricole. C'est là qu'habite Herr Guttman. Pour les valets et pour les indiscrets, nous représentons une maison d'engrais chimiques.

Un mur d'enceinte de trois mètres de haut défend la ferme contre les indiscrets. A la porte, j'allais dire au pont-levis, tant tout cela tient à la foi du château fort et de la bastille, un gardien nous interpelle. Il nous laisse aller lorsque nous lui expliquons le but de notre venue.

Ce ne peut être que Herr Guttman, cet homme botté qui se dirige vers nous. Taille moyenne, buste solide, front butté ; il doit avoir de l'énergie à revendre. C'est lui en effet.

Ollingen, en saluant, a montré le minuscule insigne qui va ici nous ouvrir les portes et le cœur. Le front de son interlocuteur, traversé de rides brutales, s'est rasséréné. Un sourire, découvrant des dents de loup, a mis son éclair dans cette figure rude.

— Venez !

A gauche : Une belle boutique attire l'œil.

Nous le suivons docilement. Un salon rustique, un téléphone et la T. S. F. donnent un ton de jeunesse et de modernisme.

— Il n'est pas d'hôtel ni d'auberge à dix liques à la ronde, commence notre hôte. Je vous garde donc ici. Si vous avez quelques jours à me consacrer, j'en serai très heureux. Cela me permettra de vous piloter et... de vous instruire, ajouta-t-il avec un clignement d'yeux.

Nous passâmes une semaine dans cette région où une lutte sourde, tenace, implacable se déroule entre espions, qui veulent savoir, et contre-espions, qui s'opposent à ces désirs. Guttman, par haine pour sa patrie, y accumule les exploits et bat en brèche toutes les combinaisons adverses.

A cheval du matin au soir, par monts et par vaux, il n'est pas un coin de terrain qu'il n'ait exploré, pas une fortification clandestine qu'il n'ait repérée, pas un agent allemand qu'il ne connaisse.

On sait qu'à différentes reprises, le gouvernement français s'est plaint qu'une ligne de fortifications ait été édifiée dans un secteur que le traité de Versailles voulait vierge. Guttman fut le chef d'une poignée d'agents qui établit d'une façon indiscutable que le traité avait été violé.

L'homme est d'une audace folle qui n'exclut ni la prudence, ni l'habileté, ni la ruse même.

— Savez-vous monter à cheval ? nous demanda-t-il le lendemain de notre arrivée.

— Oui, répondis-je.

Seul, Ollingen fit la grimace.

— Vous aurez une bête de tout repos, lui dit Guttman, trottant et galopant « doux ». Elle ne vous fatiguera pas.

Le lendemain, nous partions de bonne heure. Dans les champs, faucheuses, batteuses, lieuses étaient déjà en marche. Le ronflement des moteurs, alors que l'aurore poudrait à peine l'horizon, berçait déjà le labeur des hommes. Par les halliers, buissons, guérets, dans une nature tantôt sylvestre, tantôt plate et terne, nous allions, les sabots de nos chevaux faisant gicler la terre grise.

Nous arrivâmes près d'une futaie. Rien ne la différenciat de celles que nous avions rencontrées le long de notre promenade cavalière. Si, tout de même. Une croix de bois noir, sur un tumulus déjà vieux, indiquait qu'un corps reposait là.

En pleine campagne, cette tombe intriguait. Guttman vit mon regard interrogatif.

— Le seul drame de ma vie, dit-il, mais il était indispensable. L'homme allait se trahir et me trahir par ricochet. Il fallait qu'il disparaisse.

Je frissonnais quelque peu. Ollingen, qui doit en avoir aussi sur la conscience, restait impassible.

— C'est ici même que se déroula la scène, reprit notre hôte. La frontière est là, à huit cents mètres à peine. Je n'avais pas le choix ni le temps. On chasse beaucoup dans nos régions. Un coup de feu n'attire l'attention de personne...

A quelle rude épreuve mes nerfs et ma curiosité étaient soumis. Enfin, Guttman me délivra de cette angoisse.

— J'avais rendez-vous ici avec un agent qui devait m'apporter quelques précisions sur un renseignement incomplet. C'était un jeune garçon de vingt ans, originaire de Gleitwitz, qui jusqu'à ce moment m'avait donné toute satisfaction. J'arrive à cheval, attache ma monture à un arbre et, fusil à la main, je m'avance dans les terres, à la recherche d'un lièvre pour les curieux s'il en était ; en réalité, attendant un autre chasseur qui viendrait à ma rencontre.

J'aperçois bientôt le Nemrod souhaité. C'était mon homme. Nous nous rejoignions ici, à cet endroit même. Il est fébrile, hagard, trépidant. Je ne l'ai jamais vu ainsi.

« — J'ai été suivi, me dit-il, on va nous prendre. Je ne veux plus de ce métier. Voilà le plan demandé. Je m'en vais.

« — Eh ! eh ! pas de ça, mon bonhomme, reste tranquille. Un peu de calme. Rien à l'horizon. Tes craintes sont vaines. Explique-toi !

Son visage se rassérénait quelque peu. Sa terreur semblait se dissiper. Moins inquiet, je lui mis la main sur l'épaule.

« — Allons tout ça, c'est de l'enfantillage. Tu vois bien que tu n'as rien à redouter. Aussi loin que les yeux pouvaient voir, rien ne bougeait. Ce garçon avait simplement eu cette frousse irraisonnée qui nous prend parfois aux entrailles et entraîne aux pires catastrophes si on ne la jugule pas.

(A suivre.)

J.-B. LACROIX.

PROCHAINEMENT

I. K. 8

AVENTURES D'ESPIONNAGE

PAR LE

CAPITAINE HILL

ANCIEN AGENT DE

L'INTELLIGENCE SERVICE

LES JEUNES FILLES A L'OMBRE DES BARREAUX

On a coutume, en général, de représenter les maisons de correction ou de relèvement comme des enfers dans lesquels l'adolescence souffrante expie longuement, durement et cruellement des fautes le plus souvent bénignes, et il est incontestable — certains scandales l'ont prouvé — que ces enfers existent.

Il est également incontestable que ces enfers tendent à disparaître, pour faire place à des organisations qui, tout en maintenant la discipline à un niveau fixe, sauront redresser les adolescents qui leur seront confiés, par des moyens plus souples, plus humains et moins longs... car, au siècle actuel, le fait que l'on puisse, pour une vétille, enfermer un enfant de douze ans et le garder en cage jusqu'à sa majorité nous semble être une survivance de la barbarie...

Or, tandis que certaines maisons de correction ont bénéficié — si l'on peut dire — d'une grande publicité, due en partie à la dureté de leurs régimes, les maisons dont nous avons parlé plus haut — et il en existe — qui cherchent à redresser avec humanité les sujets qui leur sont confiés sont à peu près inconnues.

Police-Magazine nous a chargé de faire

molosse est lui-même prisonnier dans une cage de fer du format ménagère !

— Tais-toi, Pompon, ordonne la surveillante, on te lâchera cette nuit, va !

Nous pensons que, cette nuit, nous nous trouverons — heureusement — à l'extérieur de ces murs, et nous pénétrons chez la surveillante générale, une dame aux cheveux grisonnants qui nous reçoit avec une grande affabilité dans un bureau très ordonné, très net, très intime, avec sa bibliothèque et son poste de T. S. F., bureau dont on regrette seulement que la fenêtre soit cadénassée...

Tout de suite, la dame aux cheveux gris nous renseigne :

— Les enfants (sic) que nous recevons ici, accompagnées à leur arrivée par un inspecteur de la police judiciaire, nous sont confiées par le Tribunal pour enfants, devant lequel elles ont comparu pour des délits généralement peu graves, après un séjour au Dépôt et à Fresnes. Nous ne les gardons pas jusqu'à leur majorité, mais pendant un an seulement, et le séjour qu'elles font dans cette maison leur permet, grâce aux directions compétentes dont nous disposons, d'apprendre un métier et aussi de prendre goût à la vie calme, saine et normale, que les malheureuses ont rare-

— Noble tâche, madame.

— Oui, mais tâche très dure, car si nous avons des jeunes filles qui apprécient notre institution, et qui se montrent désireuses de passer chez nous une année sans heurt, sans crises, sans punitions, il en est d'autres qui, tout en reconnaissant la douceur relative de notre régime, ne pensent néanmoins qu'à une seule chose : l'évasion.

— Pensée commune à tous les prisonniers...

— Oui. Bien sûr. Aussi, lorsque vous me demandez si les précautions que nous prenons sont indispensables, je vous répondrai simplement ceci : malgré la hauteur de nos murs, malgré nos barreaux, malgré nos grillages, il arrive parfois qu'une de nos petites prisonnières arrive à s'évader !

Devant notre muet étonnement, la brave dame continue :

— D'ailleurs, puisque vous avez les autorisations nécessaires, vous pouvez visiter la maison de fond en comble et interroger qui bon vous semblera, surveillantes et... surveillés.

Ce n'est pas tous les jours que des reporters entendent pareil langage. Est-il utile de dire que nous nous hâtons de profiter de la situation !

Les "enfants du malheur" ont une école, où on améliore leur instruction.

Le bâtiment principal. On dirait plutôt un pensionnat qu'une prison.



ENFANTS DU

une enquête sur une de ces maisons de relèvement, et nous avons choisi celle qui est dirigée par l'Œuvre de préservation et de sauvetage de la femme, dite Œuvre des libérées de Saint-Lazare, maison que nous avons visitée de la cave au grenier, pendant une journée entière, sans que la direction ait tenté de nous en cacher le plus petit recoin.

..

Rue de Billancourt, 107. Un mur très haut, au faite duquel de longues pointes d'acier remplacent les tessons de bouteilles désuets. Dans ce mur, une lourde porte de fer, dont la partie supérieure est garnie de « barbelés ».

C'est là que nous sonnons.

Après un court instant d'attente, un œil nous épie à travers un judas grillagé, puis la porte s'ouvre et nous nous trouvons en présence d'une surveillante toute vêtue de blanc, aux allures d'infirmière, qui, après avoir examiné notre autorisation, signée par Marcelle Géniat, la célèbre « Made-moiselle » du Théâtre Saint-Georges, économe de l'œuvre, consent à nous laisser pénétrer dans le jardin au milieu duquel s'élève la maison.

Crrrrac ! Crrrrac ! La lourde porte se referme derrière nous, à double tour, et nous traversons le jardin, en direction de... l'immeuble, tandis que retentissent les aboiements tonitruants d'un molosse, aboiements inoffensifs d'ailleurs, puisque le

ment connue dans leur famille, avant leur incarcération pour vagabondage, pour vol ou pour prostitution.

— Et... cette année écoulée ?

— Nous les rendons à leurs parents quand les parents sont dignes, ou, si ces derniers ne veulent pas les reprendre — et le fait se produit quelquefois — nous les plaçons suivant leurs aptitudes. Il arrive aussi qu'elles se marient, après enquête et autorisation du tribunal bien entendu.

— D'après ce que nous avons pu voir, c'est-à-dire les barreaux, les grillages, les murs, nous supposons que vos... pensionnaires sont cloîtrés ?

— Votre supposition est exacte.

— Et... toutes ces précautions sont-elles indispensables pour tenir en cage des jeunes filles qui doivent tout de même se trouver mieux ici que dans la prison... officielle dont vous les avez extraites ?

A cette question, la surveillante générale répond par un pâle sourire.

— Vous imaginez-vous, nous demande-t-elle à son tour, ce que peut représenter comme spécimen d'humanité une gamine mal élevée ou pas élevée du tout, qui n'a connu chez elle, en général, que la misère, la malpropreté, le mensonge, le manque total de délicatesse, tout cela ajouté à la liberté de la rue ? Eh bien, ce petit diable, qui n'a jamais, la plupart du temps, connu de freins, et qui, sans nous, serait perdu d'avance, nous devons le sauver, non seulement de la prison, mais aussi des dangers futurs, et cela malgré lui !

Au milieu :

En récréation, elles redevennent des gosses heureuses de vivre... malgré tout.

Dans la vaste cuisine, propre et reluisante, éclairée par une large baie grillagée, nous interviewons le cordon-bleu de semaine — dix-huit ans — et ses deux aides — quinze et seize ans — qui préparent le repas de midi.

Les trois jeunes filles, sanglées dans leur costume de travail, répondent à notre court interrogatoire sans quitter leurs fourneaux :

— Sûr, fait la plus jeune, on n'est pas mal ici, mais on serait mieux dehors.

— Ça vaut mieux que Fresnes, où j'ai tiré cinq mois, ponctue la seconde.

Quant au cordon-bleu, une belle fille forte en chair, aux jambes solides, elle se campe, les poings sur les hanches, et annonce d'un ton de défi :

— Moi j'en ai marre et plus que marre. Jamais de pinard, pas une « pipe » à fumer... ah ! la ! la ! le jour



de la décarade (1) qu'est-ce que je vais me f... dans la g... comme pinard et comme tabac !
Et elle ajoute, avec un geste significatif :
— Le Dépôt, Fresnes, maintenant ici, ah ! la la ! qu'est-ce que je tiens comme retard d'affection ! La grande ceinture, quoi... mais à la sortie, je vais drôlement me rattraper !

En passant dans la buanderie, aussi bien éclaircie que la cuisine par des bales également grillagées, la surveillante qui nous accompagne nous glisse :

— Vous voyez, les... jeunes filles que nous avons à surveiller ne sont pas précisément celles auxquelles on pourrait donner à lire la Bibliothèque Rose... Celle que vous venez d'entendre paraît terrible, comme ça, à première vue... mais elle n'est pas mauvaise fille au fond, et nous ne désespérons pas d'en faire quelque chose...

Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'optimisme de la surveillante, qui nous présente la laveuse et la repasseuse.

Sans se gêner devant notre guide, la petite blanchisseuse — quinze ans — hausse les épaules.

— Oui, bien sûr, on ne manque de rien, mais il y a les filles, là-haut, et c'est pas marrant de vivre ensemble quand on peut pas se blairer !

— Allez, renchérit l'autre, croyez-moi,

(1) Libération.

— Et... qui y parviennent ?

— Quelquefois. Nous avons actuellement trois punies pour ce motif, dont l'une a tenté de s'évader la nuit dernière.

— Pourtant, nous étonnons-nous encore, le régime, ici, ne nous semble pas trop terrible...

La petite blanchisseuse hausse les épaules ; et, désignant la surveillante :

— Oui, s'il n'y avait que des surveillantes comme mademoiselle, on ne s'en ferait pas trop, malgré la privation de liberté. Seulement, voilà, on n'a pas toujours eu des surveillantes comme mademoiselle, et il y en a eu qui laissaient tout faire à leurs chouchoutes (sic) et qui n'avaient jamais assez de duretés pour les malheureuses qui ne savaient pas leur plaisir.

— Pour celles-là, renchérit la laveuse, le pain sec tant et plus, et le cachot noir...

La surveillante intervient avec beaucoup de douceur.

— Celle dont vous parlez est partie...

— Heureusement, ricane la préposée au fer à repasser, en appliquant, d'un geste énergique, son instrument sur l'encolure d'une chemise réglementaire... sans quoi, elle aurait fini par se faire crever la peau ! Ces mots, prononcés d'une voix haineuse par une gamine de quinze ans, nous serrent le cœur.

Nous passons...

— Voici les douches, et voilà la salle de

en grillages par lesquelles il est facile de communiquer — est une des caractéristiques les plus intéressantes de cette maison. La nuit, ces demoiselles dorment sous les verroux et à l'abri des barreaux qui garnissent leurs fenêtres. Mais, ces... détails mis à part, leurs chambrettes — on ne peut vraiment appeler cela des cellules, — répondent exactement à l'idée des organisateurs, qui ont certainement voulu leur donner un confort en rapport avec la discipline du lieu. Nous sommes aussi loin de la cellule du Dépôt ou de Fresnes que du taudis mal tenu dans lequel, la plupart du temps, ces petites malheureuses ont vu s'écouler leur enfance.

Nous avons visité les trois punies et nous avons oui leurs doléances.

— J'en ai soupé de cette boîte, nous déclara celle qui avait voulu « faire le mur », et qu'une camarade avait dénoncée. J'ai juste été arrêtée deux fois pour vagabondage, j'ai pas volé et j'veux plus rester enfermée. A la première occasion, je vais essayer à nouveau de me tirer !

— Comment vous a-t-on rattrapée, demandons-nous à la jeune punie ?

— C'est une salope qui m'a dénoncée, vocifère-t-elle, et on m'a eue avant que j'aie pu sauter le mur !

— Vous vous mouchardez donc entre vous ?

— Et comment ! On est toutes jalouses

On initie les jeunes filles aux travaux de ménage, à la couture, au repassage.



MALHEUR !

il y en a qui ne sont pas drôles à fréquenter.

— Nous le croyons sans peine.

— C'est pour vagabondage qu'on est tombées toutes les deux, nous informe la petite laveuse — quatorze ans — et il y en a, là-haut, qui font le tapin depuis des années... alors vous pensez !

Oui... nous pensons...

La surveillante nous rassure aussitôt.

— La promiscuité, nous dit-elle, est réduite au minimum, car chaque enfant (sic) possède sa chambre personnelle, dans laquelle elle est verrouillée pour la nuit. Mais pendant la journée, l'organisation du travail par roulement nous oblige à tolérer la formation de groupes parmi lesquels il se trouve toujours des mauvaises têtes qui s'efforcent de fomenter des troubles.

Les "enfants du malheur" au réfectoire.

bains, nous dit la surveillante, en nous montrant les locaux en question. Comme vous pouvez le voir, tout fonctionne parfaitement et la propreté est impeccable. Et voici, ajoute-t-elle, le cachot noir dont parlaient les petites, tout à l'heure.

Nous nous approchons, et nous constatons que le cachot est rempli de charbon !

— Il a servi, nous dit notre aimable cicerone, mais il ne sert plus. Maintenant, les punies sont enfermées dans leur chambre avec deux tours de clef et le verrou poussé...

— Et... comme nourriture, les punies ?

— Pain sec et eau.

— Aie !

Nous grimpons vers le premier étage. Clef. Serrure. Nous franchissons le seuil de l'ouvrage, immense pièce inondée de lumière. Ici, le soleil est chez lui. A notre entrée, vingt jeunes filles sanglées dans leur uniforme blanc se lèvent et se rassolent aussitôt sur un signe de leur surveillante.

Les petites prisonnières, cette semaine, font des poupées. Nous en examinons une. Elle est fort bien réussie. Une pile imposante s'entasse sur une table, prête pour la livraison. Allons, le travail va bien. Nous quittons l'atelier, dont le silence n'est plus troublé que par le ronron des machines à coudre électriques, et nous grimpons aux étages supérieurs, lesquels sont réservés aux chambres.

L'absence de dortoir — ou de cellules

les unes des autres, et on ne rate pas une occasion de se jouer des tours de vache ! Vous n'avez qu'à essayer de passer huit jours ici, et vous verrez si vous ne devenez pas enragés !

Et la gamine, dans un élan de rage impuissante, attrape sa tignasse à pleines mains et tire dessus par saccades brusques, tout en grinçant des dents et en trépigant sur le plancher.

Nous tentons de la calmer.

— Enfin, quoi, vous n'êtes pas malheureuse ici, vous avez une chambre propre, une nourriture saine, des vêtements convenables, des soins médicaux. On vous apprend un métier...

— Oui, hurle-t-elle, et puis la T. S. F. le dimanche soir, c'est entendu, pour nous f... davantage le cafard (sic). Mais ici on est en cage, et c'que j'veux, moi, c'est ma liberté, ma liberté, ma liberté !

Le même refrain nous est chanté par les deux autres :

— On a fait du baroud parce qu'on s'ennuie de nos mecs...

A seize ans...

— Pauvres gosses, murmurons-nous, tandis que les portes se referment sur les gamines, dont l'une salue notre départ en hurlant, à l'adresse de la surveillante :

— Je crève la faim, mais c'est pas la peine de me monter du pain sec et de l'eau, parce que je vous les f...trai à travers la g... !

— Et celle-là, ne pouvons-nous nous empêcher de demander à la surveillante générale, qui traverse le couloir au même moment, espérez-vous en faire quelque chose ?

— Mais oui, nous répond-elle. Ces explosions de rage sont inévitables chez ces enfants (*resic*) et si nous voulions renvoyer à Fresnes toutes celles qui ont ce genre d'accès, notre maison serait bientôt vide. Derrière nous, les portes des deux chambres retentissent de coups de pieds lancés à toute volée tandis qu'un flot rageur d'injures, d'obscénités et de menaces parvient à nos oreilles.

Nullement émuës, la surveillante générale et sa subordonnée s'éloignent en notre compagnie, et, une fois la grille du couloir verrouillée, la surveillante nous dit d'une voix tranquille :

— Ce n'est rien... demain, elles regretteront leur conduite et me feront d'elles-mêmes des excuses. Et, qui sait, peut-être que d'ici un ou deux ans, lorsqu'elles seront placées et que leur passé ne sera plus pour elles qu'un mauvais souvenir, elles viendront me faire une petite visite, en m'apportant un petit souvenir...

Une fois de plus, nous admirons le solide optimisme de notre guide, qui nous conduit maintenant au réfectoire.

Le soleil inonde la longue table, autour de laquelle les petites prisonnières sont assises, face à leur couvert. Le menu est simple et abondant : sardines à l'huile, saucisses aux lentilles, fromage à la crème. Comme boisson : de l'eau claire.

Les jeunes filles mangent de bon appétit et en silence, servies par trois de leurs camarades qui reçoivent les plats d'un petit monte-charge qui communique avec la cuisine.

L'organisation des repas a été conçue dans la même idée que celle des chambres : bonne nourriture disciplinaire.

Après le repas, c'est la récréation. Les jeunes filles sont autorisées à jouer à des jeux d'ensemble dans le grand jardin qui entoure l'établissement, puis ensuite le travail reprend jusqu'au soir, coupé de leçons de morale, de français, de musique — l'ouvrage s'enorgueillit d'un piano — en un mot de leçons destinées à rééduquer tout ce petit monde en général terriblement ignorant.

Et... la nuit, vous laissent-elles en paix, demandons-nous à notre guide ?

— Non, nous répond-elle. Il est rare que l'une d'entre nous ne soit obligée de se lever une ou deux fois pour calmer une crise de cafard ou... d'hystérie survenue brusquement chez une de ces demoiselles, crise qui se traduit par un vacarme épouvantable, voire par un bris de vitres... mais nous arrivons toujours à rétablir le calme instantanément.

Notre interlocutrice lève les yeux au ciel :

— Ah ! que voulez-vous, ainsi que je vous l'ai dit, nos... pensionnaires sont là pour être redressées, et ce redressement ne s'opère pas sans de grandes difficultés. Mais les résultats sont là, qui nous donnent raison contre les partisans de la correction jusqu'à la majorité. Évidemment, nous avons des incorrigibles, qui abandonnent la place dans laquelle nous les avons mises au bout de quelques jours pour retourner au trottoir. Mais il en est d'autres, et elles sont nombreuses, qui finissent par se marier avec de braves garçons et devenir d'excellentes mères de famille.

Nous ne cachons pas notre admiration. Évidemment, ces résultats sont probants et nous ne pouvons que souhaiter longue vie et prospérité à cet établissement, si différent de la légende sinistre qui flotte autour des maisons de relèvement...

Mais toute organisation, quelle qu'elle soit, est susceptible d'améliorations.

A Fresnes, les petites prisonnières pouvaient recevoir la visite de leurs parents deux fois par semaine.

Et, pour citer un mot de Marcelle Géniat : — La plupart de ces enfants, nous a-t-elle dit, adorent leurs parents, d'une adoration que la majorité des parents bourgeois ne connaissent jamais !

Or, à Billancourt, les petites ne peuvent voir leurs parents que tous les trois mois ! L'Œuvre qui, nous le savons, s'efforce, dans les cas où les parents sont intéressants, de les réconcilier avec celle qui — affirmant-ils — les a déshonorés, se doit à elle-même de raccourcir ce délai de visite, plus long que dans n'importe quel établissement pénitentiaire pour adultes.

Nous devons d'ailleurs dire que Marcelle Géniat s'y emploie activement, et nous espérons qu'elle réussira, comme elle le désire, à obtenir que ces petites prisonnières puissent voir leur mère toutes les six semaines.

Tout le monde s'en trouvera mieux. En l'état actuel des choses, nous avons entendu la surveillante générale dire à un groupe de dames du Comité :

— Huit jours avant la visite de leurs parents, et huit jours après, il n'y a pas moyen de tenir ces gamines !

Nous pensons aussi — et c'est une opinion toute personnelle mais fondée sur des faits précis — que l'établissement aurait intérêt à ne pas recevoir des incorrigibles. Son but est de sauver celles qui ne peuvent pas encore être considérées comme perdues... Quant aux autres, il vaut mieux, disons-le brutalement, les abandonner à

leur triste sort, puisque leur perversion naturelle et inguérissable ne peut les amener — ainsi que nous avons pu le constater — qu'à faire tout leur possible pour essayer de pourrir celles pour qui tous les espoirs sont encore permis.

Ce sont ces incorrigibles qui, naguère, avaient trouvé le moyen de communiquer avec des garçons bouchers qui grimpaient sur le toit voisin et passaient aux prisonnières des billets doux enveloppant des paquets de cigarettes, petit trafic qu'une plainte en bonne et due forme a arrêté net.

Ce sont les mêmes incorrigibles qui fabriquent, au moyen de fils de fer, des rossignols destinés à ouvrir les portes des chambres, la nuit...

Ce sont elles qui volent tout ce qui leur tombe sous la main, pour le plaisir de voler, et qui montrent aux autres comment il faut s'y prendre...

Ce sont toujours celles-là qui jurent comme des charretiers, incitant, obligeant les autres à jurer comme elles et à proférer une obscénité entre chaque phrase...

Il s'agit de réfléchir. Comment veut-on que les surveillantes arrivent à lutter contre les mauvaises camarades ? C'est une tâche qui semble impossible, si l'on songe que ces incorrigibles emploient tous les moyens, y compris les coups donnés en sourdine, pour obliger leurs camarades à suivre leur exemple !

Enfin, il y a certaines questions de routine intérieure qui gagneraient à être modifiées...

Nous n'en voulons citer qu'une : *Le dimanche, les petites prisonnières sont enfermées dans leur chambre, et en conséquence elles exercent cordialement ce jour-là.*

Il ne doit pas être impossible de leur rendre le dimanche moins maussade, d'autant plus que cette claustration diurne n'est qu'apparente. En effet, les petites rusées passent leurs glaces à travers les barreaux, arrivant ainsi à se voir mutuellement de fenêtre à fenêtre, et à converser dans un langage qu'elles ne pourraient certes pas employer si elles étaient libres d'aller et venir dans le jardin ou dans le préau, sous bonne surveillance bien entendu.

Et pour terminer, si le chapitre *punitions* est prévu et appliqué, le chapitre *récompenses* se traduit par un néant total.

Or, même dans les *centrales* surmontées de l'inscription « Maison de force et de correction » les non-punies ont droit à la cantine, et la libération conditionnelle pour bonne conduite est prévue...

La durée d'internement de ces jeunes filles est trop courte pour pouvoir songer à la diminuer, mais nous sommes certains que les surveillantes trouveraient leur tâche bien plus légère si elles pouvaient mettre dans la balance où se trouve le pain sec, l'eau et l'encellulement pour les fortes têtes, quelques douceurs pour les jeunes filles sages, dont le nombre augmenterait dans une notable proportion.

Evidemment, on nous dira que l'Œuvre, par ces temps de crise, ne peut augmenter son budget...

Mais alors, que les plus méritantes aient droit à une visite familiale supplémentaire, et nous sommes certains, malgré les lourdes apparences, qu'ormis les incorrigibles, les autres seront toutes méritantes.

HARRY GREY et CHRISTIANE-HUBERT.

Marché des Arlequins

Voici l'hiver ! terreur des gueux et des miséreux qui vont abandonner les bancs où ils dorment de si bon cœur sous la voûte étoilée, et les sombres ponts où l'on est bien abrité de la pluie sinon des courants d'air.

Les gars de la cloche vont regagner leurs quartiers généraux d'hiver : les plus « rupins » retourneront dans les hôtels borgnes des environs de la place Maubert ; ceux qui sont « sans un » iront demander asile à l'armée du Salut.

Le gîte assuré, les clochards penseront à leur nourriture. Les pauvres bougres y pensent souvent, mais la pensée seule ne peut remplir leur estomac qui crie famine, et humer le fumet d'un rôti à la venelle d'un restaurant n'est guère substantiel.

Alors ces déshérités de la vie hanteront de nouveau les marchés des arlequins.

Les arlequins, cela dit bien ce que cela représente : des restes de restaurateurs achetés à vil prix et présentés dans une assiette creuse aux infortunés qui doivent se contenter de ce que les autres n'ont pas voulu.

Les arlequins, ramassés de tomates, pommes de terre, morceaux de viande, rognures d'os de poulet ou de gigot, c'est chaud, coloré, si ce n'est appétissant. Mais ventre affamé n'a pas plus d'yeux que d'oreilles.

Et c'est un régal pour ces malheureux qui n'ont pas tous les jours l'occasion de faire un repas si copieux.

A Paris, on trouve des arlequins dans tous les cafés fréquentés par les « gars de la cloche », mais les grands centres de vente (?) se trouvent au marché de la Madeleine et au marché de la rue d'Aligre. Ce sont les deux grands marchés d'arlequins.

DEUX FOIS FORÇAT

M. Carle, juge d'instruction à Bordeaux, se trouve en présence, actuellement, d'un bien curieux inculpé. Il s'agit d'un nommé Gardes Alexandre, qui fut jadis coiffeur à Marseille, et qui est âgé de quarante-cinq ans.

En 1925, la Cour d'assises des Bouches-du-Rhône condamnait Gardes à vingt ans de travaux forcés, pour vols commis dans des bijouteries de Marseille. Car Gardes, tout perruquier qu'il est, s'avère aussi, à l'occasion, un cambrioleur de première force.

En exécution de ce jugement, notre Figaro à la main leste fut envoyé à la Guyane. Il devait s'en évader un peu plus tard, dans des conditions que l'enquête s'efforce d'établir. Que devient à partir de ce moment-là, le trop fameux Marseillais ? Il voyage à travers le monde, vivant de rapine toujours, et finalement, à Lisbonne, la police portugaise met la main sur lui après le sac d'une bijouterie.

Gardes passe devant les juges portugais, ne pipe mot — bien entendu — de sa situation de forçat français, et s'entend condamner à douze ans de déportation. Il est donc envoyé au pénitencier portugais de l'Angola.

Mais la vie était dure, sous ce climat équatorial, Gardes s'évade encore. Par la brousse, il gagne l'Afrique française. Et, en septembre 1931, — pour avoir une fois de plus, volé une bague à une amie de rencontre, Gardes est arrêté à Brazzaville. Au cours de l'instruction, il révèle au juge son évvasion de l'Angola et sa situation de condamné portugais.

La juridiction criminelle, en l'occurrence, est formelle. L'accusé, n'ayant pas subi sa peine intégralement, et cette peine, par ailleurs, n'étant pas prescrite, devient justiciable des tribunaux français, parce que sujet français.

Ce serait donc à la police de chez nous de lui faire subir le solde de sa condamnation portugaise. Mais Gardes, qui n'y tient pas, a révélé à M. Carle sa situation, par ailleurs, d'évadé français de la Guyane.

Que se passera-t-il ? Oh, rien que de très simple. Gardes va retourner au baignon. Et là-bas, à la fin de ses vingt ans, il accomplira la peine accessoire infligée par le tribunal de Lisbonne. A moins qu'il ne repasse en jugement pour l'affaire de Lisbonne devant un tribunal français, et que les peines ne se confondent.

Maintenant... à la Guyane, Gardes peut s'évader une fois encore, et recommencer son périple de voleur de bijoux et d'amatour de voyages. La randonnée de l'astucieux Ulysse qu'est-ce, en effet, auprès des pérégrinations du « deux fois forçat » ?

De Marseille à la Guyane, de la Guyane à Lisbonne, de Lisbonne à Angola, d'Angola à Brazzaville, de Brazzaville à Bordeaux, de Bordeaux à la Guyane... Cela peut continuer, vraiment. Tout dans la vie n'est-il pas qu'éternel recommencement ?

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timb. M. Berchtold, 22, r. Marguerite, Lyon-Villeurbanne.

Pour quelques sous, une ration abondante est servie. Le client doit fournir son couvert : vieille assiette ébréchée, gamelle rouillée ou boîte de conserves désaffectée. On mange à la fourchette, à la cuiller ou avec l'inusable fourchette du père Adam. Pour un léger supplément, on a à boire, quelques vieux fonds de tonneau servis dans des canettes ou des bouteilles de bordeaux.

Dans la vie tout n'est qu'illusion. Avec un peu d'imagination, les habitués des marchés d'arlequins, clochards et pauvres bougres, peuvent se croire transportés dans un palace.

J.-C. DAMIENS.

DEMANDEZ PARIS



en N° SPÉCIAL

de DÉCEMBRE

contient :

PETITES FILLES EN UNIFORME
par Pierre DESCAVES

MESSE NOIRE
par Jean GUINOD

BESTIALITÉS
par Léon TREICH

FEMMÉS D'AFFAIRES
par Paul REBOUX

UNE NOUVELLE INÉDITE

LA GARCE D'EL KETTAR
par Étienne GRIL

APRÈS MINUIT
par Louis-Charles ROYER

Et beaucoup d'autres articles signés des meilleurs écrivains

100 PHOTOGRAPHIES INÉDITES avec HORS-TEXTES
FONT DE CE NUMÉRO
une Publication de premier ordre

60 PAGES SUR PAPIER GRAND LUXE
EN VENTE PARTOUT

LE N° : 4 francs.

L'abonnement d'un an est de : 40 frs
donnant droit à une Pendulette de valeur.

PARIS - MAGAZINE
227, Rue St-Denis - PARIS





LA FANTASTIQUE EXISTENCE D'EDGAR DE BOURBON

Lorioli certes, mais Bourbon, pourquoi pas ?

IV

DANS la somptueuse villa des bords de l'Hudson il trouve des gens atterrés. Son beau-père n'est plus en âge de faire face à une situation vraiment obérée. Sa femme, que l'amour de son grand homme n'a jamais aveuglée tout de même au point de ne pas l'avoir jugé à sa juste valeur, ne voit qu'une chose : plus d'argent, plus d'Edgar, qui laissera la compagne et enfant et s'en ira chercher fortune ailleurs. Et bien, elle se trompe. Est-ce la fatigue d'une dure campagne de combats, est-ce l'âge qui se fait déjà sentir (il a maintenant quarante-cinq ans), est-ce enfin une sagesse tardive, à la stupéfaction de tous, Lorioli reste tranquillement au foyer conjugal.

D'ailleurs, si ce n'est plus la vie dorée de jadis, ce n'est pas non plus complètement la misère. On sait que, même déjà à cette époque, les Américains s'estimaient ruinés lorsqu'ils ne pouvaient avoir à leur disposition : nombreuse domesticité, yacht, somptueuses voitures, train de maison luxueux. Il reste encore à la famille Conger de quoi vivre sans rien faire, mais modestement. Et trois ans durant, jusqu'en 1914, Lorioli demeure au milieu d'anciennes splendeurs.

Au début de cette année, sa femme meurt. La fatalité s'en mêlant, le beau-père disparaît également. La vie se complique à nouveau pour notre aventurier, et il est en train d'étudier les moyens de pallier à une existence précaire, lorsque la grande tourmente se lève à l'est.

Nul n'ignore la quantité de Germano-Américains qui sévit de l'autre côté de l'Atlantique. Edgar de Bourbon avait parmi eux de nombreux amis qui, le mois précédant la déclaration de guerre, viennent accomplir leur devoir dans la mère-patrie. L'un d'eux, le comte de Guestern, Autrichien, rend visite à Lorioli avant son départ. Les quarante-huit ans de celui-ci le dispensent de tout service militaire. Que se disent-ils avec le comte, qui ne l'oublions pas, le prend pour un compatriote, nul ne le sait. Mais il est facile de le deviner.

Cette guerre fraîche et joyeuse va être un succès pour nos armes, affirme Guestern. Vous devez être parmi nous, le grand nom que vous portez l'exige. Si les dures fatigues d'une campagne ne sont plus de votre âge, votre autorité, vos connaissances des choses de la guerre nous rendront les plus grands services. Et puis vous parlez sept langues parfaitement, à tel point que l'on peut vous prendre pour un Anglais, un Français, un Allemand pur sang lorsque vous vous exprimez dans la langue de ces pays. Vous comprendrez facilement que votre place est dans nos services renseignements.

On perd sa trace pendant quelque temps. Il est vraisemblable qu'avec son audace imperturbable, il n'hésite pas



Dans la belle Venise, deux fort jolies femmes sont à sa dévotion.

Il est probable que Lorioli, par ses agissements suspects pendant la guerre, causa la mort de milliers de combattants.

d'aller à Vienne et à se mêler aux brillants officiers qui parquent avant d'aller sur le front. Mais la gazette policière est muette sur son genre d'existence à ce moment-là. L'Italie n'est pas encore en guerre avec l'Autriche. On peut penser qu'il est délégué par le service de propagande autrichien pour parcourir l'Italie et essayer de faire comprendre que l'intérêt de ce pays est, non pas de prendre part à la bagarre, mais de se confiner dans une stricte neutralité.

Il tire naturellement ses ressources de son métier d'indicateur. Son amour du beau sexe ne l'a pas quitté, et dans la belle Venise, deux fort jolies femmes sont à sa dévotion.

Puis l'Italie entre en guerre à nos côtés. Les services de contre-espionnage commencent à s'inquiéter de cet individu qui ne fait rien, qui porte un nom autrichien, que l'on voit fréquenter les endroits où l'on s'amuse et où les officiers en permission viennent se reposer des fatigues du front.

L'insistance qu'il met à leur demander des renseignements sur l'emplacement de leurs corps, sur le moral des troupes, sur la valeur du matériel, finit par le rendre suspect. Pour comble de malheur, l'amour qu'il a manifesté à ses deux compagnes qui vivent à ses côtés commence à s'évaporer. Celles-ci sont furieuses et on peut présumer qu'elles sont pour beaucoup dans la visite que des policiers viennent faire subitement à l'appartement de Lorioli.

Mais l'homme, averti on ne sait par quelle mystérieuse prescience, a disparu, laissant tout dans un grand désordre. De nombreux papiers sont trouvés brûlés, dans la cheminée. En outre, des mensualités restent encore dues à son logeur. Ce n'est certainement pas pour cette dette, somme toute légère, qu'il est condamné par défaut à trois ans de prison.

Nous sommes en juin 1915. Il va porter son champ d'activité à Athènes, où il est attaché au service de renseignements allemand, que dirige dans cette ville le comte von Mirbach.

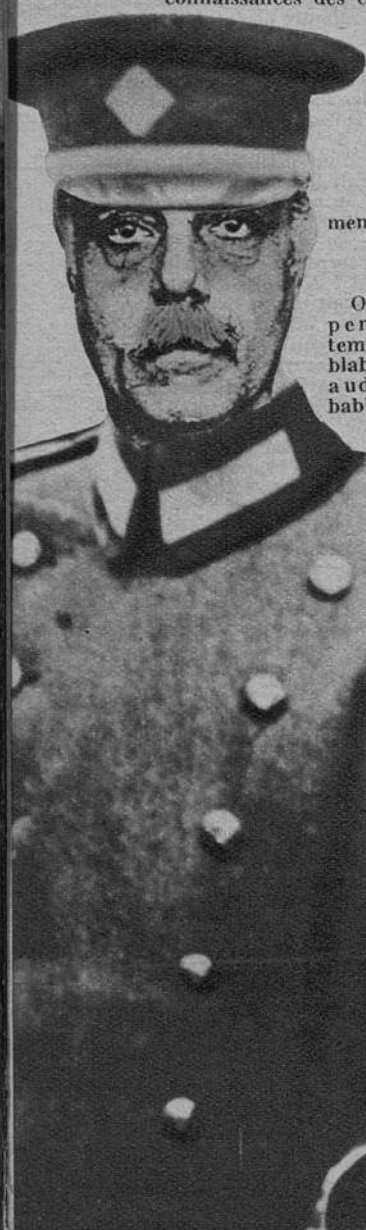
Il s'intéresse particulièrement à l'arrivée des troupes et revêt tour à tour l'uniforme d'officier anglais, français ou italien.

Mais l'Intelligence Service veille. Un jour qu'il se promène sur les quais du port observant les bateaux qui rentrent et qui sortent, deux soldats lui mettent la main au collet.

— Que me voulez-vous ? dit-il insolemment.
— Pas d'explications, suivez-nous.
— Mais, pardon, je suis le prince Edgar de Bourbon, de souche française, et je ne vous permets pas de me parler de la sorte.

Tout ceci dans le plus pur anglais.
— Vous vous expliquerez devant nos
(Suite page 14.)
HUBERT BOUCHET.

Au-dessous : Edgar de Bourbon qui revêtit tour à tour les uniformes français, italien et anglais n'aurait dû porter en réalité que l'uniforme autrichien sous lequel on le voit à gauche de cette photo.



Les Martyrs du Vice

L'Histoire lamentable du petit marchand de marrons

en porte, des gars louches se terrent au fond d'arrière-salles. Le vice danse et boit au son d'accordéons et de pianos mécaniques.

Des hommes poudrés attendent dans un babillage incessant de riches clients.

Ce soir-là, un vrombissement de moteur avertit soudain tous les habitués du lieu qu'une « descente » allait avoir lieu. En effet, dix fois dans la nuit, des cars de la police stopèrent devant des bars.

Les clients résignés savaient qu'il n'y avait pas à « rouspéter ». Comme un troupeau docile, hommes et femmes montaient, dans le panier à salade.

Quelques riches marchands, de grosses bagues d'or à leurs doigts, le teint écarlate et qui étaient venus chercher la compagnie douteuse de « ces messieurs », se lamentaient, mais ils étaient les seuls.

Bien entendu, à moins d'avoir eu la malchance de faire partie de la première tournée, celui qui avait à craindre quelque ennui avec la police avait eu tout le temps de disparaître et de se « planquer ».

Bientôt, ils furent des centaines au dépôt, chacun fut interrogé à tour de rôle, chacun montra ses papiers..., ceux qui n'en avaient point furent gardés. Aucun renseignement intéressant ne put être retenu. On enquêtait, ce soir-là, sur la mort du petit Paul Heckel.

L'avant-veille, on avait aperçu pour la dernière fois le petit marchand de marrons.

C'était un gosse pâle, aux épaules étroites, le froid de la rue perçait vite ses pauvres vêtements, et quand il respirait le souffle chaud des bars, une fois la porte poussée, une flamme de bonheur brillait dans ses yeux battus. Il avait douze ans et s'appelait Paul Heckel. On le voyait depuis si longtemps, on était tellement habitué à voir sa frêle silhouette aller de table en table que beaucoup croyaient qu'il avait toujours eu douze ans et qu'il les aurait encore longtemps.

Jusque tard dans la nuit, chaque soir, avec quelques douzaines de marrons, il faisait sa tournée. Il n'avait rien de séduisant, si ce n'était son profil de petite fille. Il souriait gentiment, les uns y trouvaient le charme de l'innocence, les autres y voyaient autre chose ; un malheureux gosse qui savait tout déjà de la vie.

Ses mœurs ? Ses habitudes ? Rien à dire... ou plutôt, si, mais y voyait-il du mal ? Né dans la rue, poussé dans la rue, vivant d'elle, comment lui reprocher quelque égarément s'il en eut ? Parfois une grosse main d'homme caressait sa joue pâle... peut-être de vieux messieurs l'attiraient de temps à autre chez eux, mais ceci il ne le disait jamais...

Les parents ? Des malheureux aussi, des bohèmes. Lui, jeune encore, est musicien ambulancier. Quand il manque des sous dans le ménage, il prend sa guitare et va chanter dans les cours...

Chez eux, la femme et quatre petites filles vont et viennent dans la saleté du taudis. Un galetas sous les combles, quelque part dans un immeuble poisseux de la rue des Lentilles.

Chacun a sa vie et, le soir, remonte l'escalier croulant aux murs verdés par l'humidité.

Dans ce milieu étrange où chaque personnage semble sortir d'une histoire hoffmanesque où la personnalité des uns et des autres apparaît incertaine et troublée, comme voilée par une brume singulière, la mort du petit Heckel n'a soulevé aucune émotion bien apparente.

Tandis qu'à Strasbourg, ce nouveau crime a soulevé l'indignation et le dégoût, ici les parents restent muets, sombres. Leur désespoir, s'il existe, reste caché. Ce père et cette mère ont peur surtout de se faire réprimander pour n'avoir pas assez surveillé leur infortuné enfant.

Le 27 novembre au soir, toute la famille est réunie dans les quelques pièces de la rue des Lentilles. Après dîner, on bavardé ; il est onze heures et demie, chacun va regagner sa couche, lorsque le petit Paul demande à sortir.

— J'ai encore quelques marrons à vendre, dit-il.

— Mais il est trop tard, rétorqua le père en allemand, car il ne connaît pas le français.

— Pas du tout, c'est l'heure à laquelle il y a le plus de monde dans les boîtes...

Les parents n'ont jamais eu l'habitude de refuser à leur gosse ce qu'il demandait.

— Eh bien... va-t'en...

Le gamin n'en demande pas plus. On le voit pendant près d'une heure aller de bar en bar. On suit sa trace pas à pas jusqu'au moment où il va rapporter son matériel à son patron, un Italien, M. Ferrari.

Il quitte M. Ferrari... la rue le happe, et puis c'est fini, il n'y a plus rien, on ne verra plus le petit Heckel vivant.

Le lendemain, un lourd brouillard s'est abattu sur Strasbourg. On n'y voit pas à dix mètres. La « Petite France » dort après la nuit agitée. Des faubourgs, dès les premières heures du jour, des ouvriers vont à leur travail, vers des usines...

Il est six heures du matin. A la Meinau, rue de la Canardière, une sorte de chemin qui coupe à travers champs, des ouvriers soudain aperçoivent une masse bizarre, pas bien loin de la route, tout près d'un puits.

La « chose bizarre » est le corps d'un enfant. C'est le corps du petit Paul Heckel. Ceux qui sont penchés sur le cadavre ne peuvent retenir une exclamation d'effroi.

Dans ce petit matin pâle, froid, humide, dans ce champ désert, ils sont en présence du crime.

Le corps est moitié nu, seule une culotte presque complètement déchirée recouvre les maigres jambes du gosse. Il porte à la gorge une affreuse blessure, un couteau ou un rasoir a profondément sectionné le cou. Avec tout le sang qui a coulé et qui a rougi l'herbe fraîche, ils n'aperçoivent pas aussitôt les autres blessures... les vingt-sept autres blessures !...

Effrayés, les ouvriers courent prévenir les gendarmes. Une heure plus tard, le parquet, la brigade mobile de Strasbourg, les gendarmes sont sur place. Une foule curieuse est maintenue loin, loin derrière, elle n'aperçoit qu'un tas informe. Sous une bâche grise repose le petit corps.

Maintenant le brouillard s'est levé, il a découvert un paysage désolé. Le champ tragique s'étend à perte de vue. Ça et là ont poussé, de guingois, une bicoque, une cabane de planches ; au fond, un rideau de peupliers barre l'horizon ; au loin aussi la masse sombre d'un faubourg avec des cheminées d'usines qui percent le ciel.

Les policiers examinent le cadavre ; à quelles constatations sont-ils obligés ! L'assassin a non seulement frappé comme un fou sa victime de vingt-sept coups de couteau, mais encore il s'est honteusement acharné sur elle, la mutilant odieusement.

Dans un instant, lorsqu'à l'institut médico-légal de Strasbourg, un médecin pratiquera l'autopsie du malheureux petit cadavre, le rapport du praticien révélera mieux encore toute l'horreur du crime.

L'assassin, un sadique, un fou, a aussi abusé ignominieusement du petit Heckel.

Avant que le corps affreusement mutilé ne soit placé en bière, assez de gens se sont penchés sur lui. Plusieurs l'ont reconnu.

— C'est le petit marchand de marrons, a dit quelqu'un.

Et tout le monde a reconnu le jeune enfant qu'on voyait errer le soir dans la « Petite France ».

L'enquête. Avec quelle activité, avec quelle conscience les policiers aussitôt se mirent à l'ouvrage. Mais leur effort n'a pas été couronné de succès. L'assassin court toujours.

Où chercher ? Dans les milieux interlopes... Nous venons d'assister à une rafle. Il y en eut ainsi tous les soirs pendant plus d'une semaine. Cela n'a servi à rien.

Les voisins, les amis ? Autant de gens qui se taisent, qui n'osent rien dire.

Alors ? Alors le meurtre du petit Heckel restera vraisemblablement impuni.

On a interrogé en vain plus de cent personnes, et pourtant il est une chose établie. Paul Heckel a disparu aux environs de minuit, son corps a été retrouvé à six heures du matin et la mort ne remontait pas à plus de trois ou quatre heures, et ceci semble bien prouver qu'avant de mourir, Heckel a passé au moins deux heures avec son meurtrier.

De là à supposer qu'il le connaissait, la logique même y fait penser.

De plus, pour avoir demandé à ses parents de ressortir à onze heures et demie du soir après être rentré, il fallait vraisemblablement qu'il eût rendez-vous.

Le plus simple est évidemment d'imaginer qu'à minuit, le petit Heckel devait retrouver un de ses clients à domicile. L'enfant passe de longs moments avec une sorte de dévoué qui soudain, pour une raison qu'on ne connaît peut-être jamais, tue son jeune ami... Mais pourquoi chercher une raison à cet acte inqualifiable, perpétré avec une sauvagerie inouïe ? L'homme est peut-être un fou qui à ses heures recherche le sang... On n'a pas oublié le Vampire de Dusseldorf... malheureusement peut-être n'en existait-il pas qu'un. On n'a surtout pas oublié à Strasbourg que d'autres crimes commis ces derniers mois, crimes restés impunis, semblent tous être l'œuvre d'un détraqué, d'un fou sadique.

Faut-il rappeler l'assassinat révoltant de la petite dactylographe de dix-sept ans, en février dernier, à Schiltigheim, près de Strasbourg ?

Faut-il rappeler également la mort d'une fille publique, il y a quatre mois de cela, étranglée dans sa pauvre chambre par un client de passage que personne n'a plus jamais revu ?...

Les esprits s'échauffent là-bas à Strasbourg, et l'impuissance de la police devant ces meurtres renouvelés effraye les malheureux qui à tout instant craignent d'apprendre que quelque nouvel odieux assassinat vient d'être commis.

Mais comment saisir une ombre ? Cet assassin mystérieux n'est peut-être pas là où on le recherche. Peut-être en dehors de ces moments de folie est-il un homme convenable, un honnête commerçant... il se cache peut-être sous la peau d'une personnalité connue, ou sous celle d'un malheureux qui de tout temps a paru le plus inoffensif des mendiants.

Le vice est caché en lui et il peut le cacher aux autres.

Et c'est ainsi que l'enquête se poursuit sans rien dévoiler de neuf.

— Où en êtes-vous ? demande-t-on.

— Nous continuons nos investigations... c'est toujours la même réponse, empreinte d'un léger découragement.

On recherche un individu récemment sorti d'un asile d'aliénés. C'est un être dangereux, paraît-il, mais rien ne prouve qu'il puisse être l'assassin.

On a longuement questionné aussi un infirme qui demeure au bas de la maison des Heckel. Paul venait le voir souvent et il jouit d'une réputation douteuse. Beaucoup de petits garçons lui rendent visite. Mais cette piste-là non plus n'a rien donné.

Il faut attendre. Cependant, le soir du troisième jour après le crime, l'alerte fut vive à Meinau, le faubourg où fut découvert le cadavre.

Il faisait sombre déjà et la nuit enveloppait toutes choses de son voile mystérieux lorsque soudain des habitants du quartier remarquèrent à l'endroit même où l'herbe est encore souillée de sang, dans le champ tragique, l'ombre d'un homme.

La silhouette était floue. L'homme était courbé, peu à peu on put distinguer mieux en s'habituant à l'obscurité.

L'homme, dont on ne pouvait voir le visage, fouillait la terre avec un grand couteau. Que faisait-il ? A quoi correspondait son geste ? Se repassait-il, une dernière fois, avec le sang de son innocente victime ?

Lorsque l'homme vit qu'il était découvert, il détalait aussitôt, courant à perdre haleine. La chasse fut immédiatement organisée. Le garde champêtre Kletterer en tête, suivi de toute une foule, poursuivait le fuyard. L'homme put traverser le pont du « Petit Rhin », puis il s'évanouit dans la nuit... il avait pu échapper.

S'il s'agissait de l'assassin, on a peut-être manqué la seule occasion qu'on avait de l'arrêter.

PHILIPPE ARTOIS.

Les touchantes obsèques du petit Paul Heckel. (G.)



Paul Heckel, qui vendait des marrons à la terrasse des cafés à Strasbourg et qui a été assassiné. (G.)

STRASBOURG

(De notre envoyé spécial.)

La nuit était tombée sur la « Petite France », peu à peu les lumières excitantes des bals, les lumignons des estaminets avaient percé l'obscurité des ruelles sordides de ce faubourg de Strasbourg.

Le jour, la « Petite France » suinte l'ennui et la désolation, dans toute cette misère errent quelques malheureux, mais la vie, une vie étrange, y naît avec l'ombre et les lueurs incertaines qui, de place en place, marquent l'entrée des établissements mal famés.

Des filles en cheveux attendent de porte

La morte de Port-Mort

LES ANDELYS

(De notre envoyé spécial.)

MERCREDI, trente novembre. Au barrage de Port-Mort, non loin des Andelys, dans ce pays délicieux où tant de Parisiens notoires vont passer leur week-end. Une faible brise, caressant l'eau, balançait doucement les lourdes péniches amarrées le long des quais. Au repos pour quelques minutes, les écluseurs qui venaient de quitter la buvette fumeuse discutaient posément, assis sur les massives bittes de pierre.

C'était au début de l'après-midi. — Beau temps ! n'est-ce pas, fit remarquer Joseph Plassart en tirant une bouffée de sa courte pipe.

— Pas si beau que cela ! En tout cas, il faut espérer que nous n'aurons pas, au soir, la brume de ces derniers jours. C'est à vous déguster de faire ce métier-là lorsqu'on est obligé de travailler dans du « coton ». Sacré boulot, va...

Un des plus vieux écluseurs de l'endroit, le père Gallot, haussa les épaules :

— Ne dis pas cela, Jean, fit-il. Tu n'en penses pas un mot. Quand tu auras « ça » dans la peau, tu feras comme nous. On grogne quelquefois, bien sûr, mais au fond on estime sa profession. Pas vrai, les gars ?

Les autres sourirent et firent signe de la tête que le « vieux » avait raison.

— N'empêche, continua Jean, tête, que je n'aime pas beaucoup le brouillard, qui vous prend les bronches, vous asphyxie et, petit à petit, vous met le mal dans la poitrine.

— Bois un bon petit café arrosé, ça se passera vite, riposta en riant un de ses compagnons.

Le temps passait. Au loin on entendait la sirène stridente d'un remorqueur qui prévenait de son arrivée.

Depuis quelques instants, Joseph Plassart n'écoutait plus les balivernes de ses compagnons. Penché sur l'eau, il fixait obstinément l'objet mystérieux qui, au gré du flot, heurtait la berge à vingt mètres de là.

Soudain, il se redressa. — Venez voir ce qui se promène là-bas, cria-t-il. Ma parole, on dirait...

Il n'acheva pas sa phrase. Les hommes le suivaient, sans savoir pourquoi, nullement intéressés par sa mine inquiète.

Et, pourtant, il y avait de quoi : « Ce qui se promenait là-bas » était un cadavre que l'on remonta assez facilement à l'aide de gaffes et de cordes.

Le cadavre d'une jeune fille paraissant âgée de vingt à vingt-cinq ans. Dépourvue de ses principaux vêtements, la mort portait trois profondes blessures, deux au visage et l'autre derrière l'oreille. Les coups avaient été portés avec un poinçon ou un couteau à lame très pointue.

— Belle fille, fit remarquer l'un des écluseurs. C'est vraiment dommage. Encore une qui en avait assez de l'existence !

— S'agit pas de cela, coupa le père Gallot. On ne te demande pas ton avis. Le mien est que nous nous trouvons en présence d'un crime. Il faut donc faire le nécessaire au plutôt, allons, en vitesse !

Quelques instants plus tard, le maire de Port-Mort, prévenu, faisait transporter dans une cabane abandonnée le cadavre de la jeune fille. Et, comme les curieux commençaient à se réunir devant la morgue d'occasion, on étendait un drap sur le cadavre, dont on devait par trop les formes juvéniles à travers la fine chemise que l'eau plaquait.

Bientôt, toute la population était là. On discutait, on formulait des hypothèses, on racontait des histoires. A vrai dire, personne ne savait rien, mais les commères ne perdaient pas leur temps.

Déjà, les gendarmes arrivaient.

**

Dès le début de son enquête, la maréchaussée ne manqua pas d'établir un rapprochement troublant entre la macabre découverte des écluseurs de Port-Mort et celle, faite quelques jours plus tôt, sur des bords de la Seine, à Vernon. Un jeune homme avait aperçu, posés sur l'herbe, un manteau et une robe de femme. Vernon, les Andelys ; l'eau suivait son cours...

Il apparaissait donc possible, sinon probable, que les vêtements abandonnés fussent ceux de la mystérieuse morte. Les recherches s'aiguillèrent dans ce sens.

Et, brusquement, cette thèse se trouva confirmée. En effet, vendredi, deux jours après que le corps de la jeune fille eût été repêché, les gendarmes des Andelys recevaient un intéressant coup de téléphone.

— Ici, disait au bout du fil une voix haletante, ici c'est M. Goret, propriétaire à Roye, dans la Somme. J'ai appris par les journaux la lugubre trouvaille faite à Port-Mort et, d'après la description faite des vêtements recueillis à Vernon, je suppose qu'il s'agit de ma malheureuse fille, Jeanne Goret, âgée de vingt-six ans, qui quitta le pays il y a huit jours, en compa-

gnie d'un quartier-maître du camp d'aviation d'Orly. C'est un nommé René Vincent qui avait été autrefois son fiancé, mais qui, depuis quelque temps, manifestait son intention de rompre. Je me demande pourquoi ils sont partis tous deux.

— Vous croyez vraiment que la morte est votre fille, questionna le brigadier de gendarmerie Susini.

— J'en suis malheureusement persuadé.

— Alors, ne tardez pas. Arrivez vite.

A la fin de l'après-midi arrivaient aux Andelys M. Goret et son fils. Conduit au cimetière de Port-Mort, mis en présence du cercueil ouvert, le pauvre vieux s'affaissa :

— C'est elle, c'est bien elle, gémit-il. Puis il se mit à sangloter. Son fils, derrière lui, le soutenait en détournant les yeux du cadavre décomposé de sa sœur.

Tous deux, à Vernon, reconnurent formellement les vêtements trouvés près de la berge. C'étaient ceux de Jeanne Goret, partie la semaine précédente de Roye en disant à ses parents qu'elle se rendait chez sa sœur, domiciliée à Amiens. Là, bien entendu, personne ne l'avait vue, mais on avait appris par la suite qu'elle s'en était allée avec son ex-fiancé.

— C'est peut-être lui qui l'a tuée, dit le père Goret en montrant un poing lourd de menaces.

Le brigadier Susini réfléchit un instant, soucieux. Enfin, il se décida :

— C'est ce que nous allons voir, dit-il. messieurs, je n'ai plus besoin de vous.

Il commença alors de minutieuses recherches et s'enquit de René Vincent.

**

Un brave type, au fond, que ce René Vincent, vingt-trois ans, militaire de carrière. Forte tête sans doute, jugé quelque peu sévèrement par ses chefs, mais adoré de ses camarades.

— Ça, c'est un homme ! disaient de lui ces derniers, avec une nuance d'admiration. Un homme incapable de se « dégonfler » et prêt à rendre service au premier appel de détresse.

Il y avait pourtant quelque chose de grave contre lui une chose très grave, même, et que découvrit le brigadier Susini ; Le vingt-cinq novembre, dès l'aube, le quartier-maître quittait le camp en compagnie de son camarade Lemonnier.

— A bientôt, dit-il simplement en manière d'adieux, nous allons faire une petite foire !

Ayant pris le train pour Paris, ils descendirent à la gare d'Austerlitz et commencèrent à tirer la bordée qu'ils avaient annoncée. Ils ne réintégrèrent le centre d'Orly que le premier décembre, quelques minutes avant minuit, c'est-à-dire juste avant l'heure fatidique où ils allaient être portés déserteurs.

Les deux hommes, on s'en doute, avaient été fraîchement accueillis par leurs chefs. Leur sortie, autorisée pour une nuit et qui avait duré cinq jours, leur valut soixante jours de prison, dont trente en cellule.

— Ça vous apprendra, mes gaillards ! avait grogné l'adjudant, en les voyant se diriger vers le cachot qui les attendait.

C'est là que, dès le lendemain, le brigadier Susini procédait à l'interrogatoire de René Vincent.

Dans l'ombre de la cellule faiblement éclairée par une mince ouverture munie de deux solides barreaux, le quartier-maître répondait, en souriant, à toutes les questions qui lui étaient posées. A la fin, il prit la parole :

— Je vois où vous voulez en venir : m'accuser du meurtre de ma fiancée. Eh bien, je vais vous dire tout ce que je sais, vous en ferez ce que vous voudrez.

— J'écoute, répondit le brigadier, attentif et qui ne quittait pas des yeux l'homme qu'il avait devant lui.

L'homme commença son récit en ces termes :

— Jeanne Goret était ma fiancée ; mieux, mon amie. Mais, depuis le 11 novembre, je lui avais signifié que je désirais rompre avec elle ou que, tout au moins, je ne l'épouserais jamais. Elle ne voulait pas me croire et riait lorsque je lui disais cela.

« Le jour de mon départ, j'ai retrouvé Jeanne à Montdidier ; elle avait déclaré à ses parents qu'elle se rendait chez sa sœur, M^{me} Lague, demeurant à Amiens. Tous deux », nous sommes partis à Paris, par le train de 17 h. 20. Le 26 au soir, nous sommes revenus à Montdidier ; c'est là que je l'ai quittée. Le lendemain j'ai été à Roye, chez ma sœur. Je lui ai dit « au revoir » à vingt et une heures et ai repris le chemin de Paris.

« Les trois derniers jours ? je les ai passés dans la capitale avec Lemonnier, que j'avais rejoint dans un joyeux hôtel où j'avais coutume de descendre. Je n'ai donc rien à me reprocher !

— En quels termes as-tu quitté ton ancienne fiancée ? demanda l'enquêteur.

— Normalement, sur un baiser. Je lui avais dit qu'elle ne serait jamais ma fem-



Des écluseurs du barrage de Port-Mort désignant l'endroit où a été découvert le cadavre de M^{lle} Goret.

me, mais cela ne nous empêchait pas de...

Il s'arrêta net, peut-être par un obscur sentiment de pudeur. Le brigadier Susini réfléchissait, hésitant à prendre une décision.

Puis, soudain, la scène se déroula, brutale, inattendue. Debout, le doigt tendu vers le quartier-maître, le gendarme cria :

— Avoue donc que c'est toi qui l'as tuée !

Pas un geste de colère, pas de protestations véhémentes. Des explications nettes, sans embarras :

— Non, je ne l'ai pas tuée ; je vous l'ai déjà déclaré, je n'ai rien à me reprocher. Mais je sais pourquoi on l'a retrouvée noyée, au barrage de Port-Mort. Tenez. Il tendait une lettre émanant de la jeune fille et arrivée au camp d'Orly pendant ses trois derniers jours d'absence illégale. En quelques phrases simples, pueriles, Jeanne Goret annonçait que, désespérée de ne pouvoir faire sa vie avec lui, elle avait l'intention de se donner la mort.

« Je me noierai », écrivait-elle.

Le brigadier Susini n'insista pas. Il se contenta de dire, avant de quitter le cachot :

— Au revoir, René Vincent !

**

A Amiens, à Roye, à Montdidier, où Jeanne Goret était connue, deux versions s'affrontaient, se heurtaient quelquefois avec violence.

— Pauvre gosse, on l'a tuée, disaient les uns, sans cependant oser prononcer le nom du présumé coupable.

— Que non, ripostaient les autres. C'était une jeune fille trop moderne, trop fantasque, trop habituée à commander. Son fiancé était plus jeune qu'elle, il n'a pas voulu passer son existence à subir son joug. Il la quitta. Alors, de dépit, elle se donna la mort. C'est très simple, vraiment.

Pendant ce temps, des parents pleuraient et l'enquête se poursuivait.

A franchement parler, les renseignements recueillis sur le compte de René Vincent n'étaient pas des meilleurs. On parlait de ces « bombes carabinières » dont il était coutumier et des nombreuses fortunes qu'il se vantait d'avoir eues.

Et puis, pourquoi justement, pendant son absence illégale, la jeune fille disparaissait-elle et retrouvait-on ses vêtements à Vernon, pays où ses parents s'étaient réfugiés pendant la guerre et qu'ils connaissaient bien tous les deux ?

Pourquoi d'aucuns affirmaient-ils que le quartier-maître avait déclaré un jour :

— Elle m'embête vraiment, cette petite !

Pourquoi ? oui, pourquoi toutes ces présomptions qui s'accumulaient implacablement contre le jeune militaire ?

Le brigadier Susini n'était pas homme à abandonner l'affaire. Le lendemain, il interrogeait à nouveau, dans son cachot d'Orly, celui que la rumeur publique accusait. Ensuite, revenu à Villeneuve-le-Roi, à la gendarmerie dont Villeneuve dépend, l'excellent enquêteur, dont la persévérance et l'habileté sont à noter, nous déclarait :

— René Vincent, comme hier, nie toute participation à la mort de son ancienne fiancée. Il a détaillé, minute par minute, son emploi du temps, et ses dénégations l'ont pas manqué de me troubler. Je ne l'entendrai d'ailleurs plus, à moins que le parquet de Corbeil ou celui d'Évreux ne m'en chargent. Pour l'instant, il n'est pas question de l'inculper. Nous allons simplement vérifier si son alibi est exact.

**

Crime ? Suicide ? Saura-t-on jamais la vérité...

Un habitant de Vernon a déclaré avoir vu Jeanne Goret à Vernon, le 26 novembre, avec un jeune homme. S'il ne s'agissait pas de Vincent, comme tout semble le prouver, qui était-ce ? Un autre fiancé, un ami de rencontre ?

Le médecin-légiste, chargé de l'autopsie,

a considérablement renforcé la thèse du suicide, en déposant.

— Le corps, au moment de l'immersion, ne portait aucune blessure. Les trous que vous voyez, à la face et à la nuque, ont été faits postérieurement. Ce sont peut-être les grappins des écluseurs qui en sont causes. En tout cas, elle était vivante lorsqu'elle tomba à l'eau.

La jeune fille, désespérée, s'est-elle suicidée ainsi qu'elle en avait manifesté l'intention ?

A Roye, des gens qui la connaissaient bien hochent la tête et, d'un ton sceptique, affirment :

— Attendez donc la fin de l'enquête. Vous verrez qu'elle a été poussée dans le fleuve.

Le fleuve, tour à tour limpide et trouble, le fleuve qui roule tant de corps et tant d'espairs brisés...

GÉO GUASCO.

Faux Tableaux

(Suite de la page 5.)

naître les plus infimes différences de touche entre l'auteur et l'imitateur.

« Les radiations lumineuses s'appliquent aux grossissements par loupes ou par microscopes qui multiplient les détails utiles à observer. Les rayons — rayons X, rayons U.-V., rayons infra-rouges — permettent de connaître la matière exacte des couleurs employées et d'en déceler la composition et la décomposition chimiques.

« Enfin, on peut aussi procéder à l'examen des peintures litigieuses à travers des écrans analyseurs colorés qui identifient absolument la gamme exacte des nuances employées.

« Aussi, technique, matière, coloration, sont déterminées par des méthodes entreprises avec la compétence des artistes et les connaissances des savants. »

**

Je suis un peu dépité. Il y a, dans de telles affaires de faux, un élément de mystère, une émanation de romanesque qui plaisent à nos imaginations. Cette implacabilité de la science révélatrice m'afflige par sa sécheresse nue et sa tranchante netteté.

— Consoloz-vous, me dit M^{re} Virenque.

Il y aura toujours quelque chose de plus puissant que l'infaillibilité de la science. C'est la crédulité humaine. Rien ne peut arracher son illusion au monsieur convaincu qu'il a accroché dans son salon une toile illustre. Rien ne peut abattre la confiance d'un amateur qui veut emporter sous son bras le chef-d'œuvre d'un peintre célèbre. Le tableau du salon, celui qui sort de chez le brocanteur, sont des faux, des faux assurés, des faux grossiers. Leurs maîtres n'en savent rien, n'en veulent rien savoir.

Je me rappelle les débâcles de ces faux monnaieurs qui, combattus par la science officielle, ne parviennent plus à imiter les inimitables billets de la Banque de France. Dans ce duel entre les savants et les faussaires, les faussaires d'art sont-ils, eux aussi, définitivement vaincus ? Ne peuvent-ils pas forger la matière truquée, en employant la même science qui les combat ? Pourquoi pas ?

Mais M^{re} Virenque me tend les derniers feuillets de son prochain livre, ce *Conseiller des arts* qui résume les connaissances contemporaines des auteurs, des vendeurs et des acheteurs de tableaux.

C'est une œuvre considérable de doctrine et de jurisprudence. Les pages qu'il consacre aux faux et aux procédés modernes qui les décèlent sont décourageantes pour ce vieux peintre que j'ai surpris dans le laboratoire où il ressuscite, pour des fins criminelles, la gloire des maîtres disparus.

M. C.

Travaux forcés utiles



On se plaint généralement de l'inutilité des travaux exécutés par les condamnés dans les bagnes français. Travaux exécutés de façon incohérente sans plan d'ensemble et sans esprit de suite, coûtant excessivement cher et d'un intérêt minime.

On se plaint également de ce que les détenus des maisons centrales passent leur temps à des travaux d'un rapport discutable qui pourraient être exclusivement réservés aux femmes.

Evidemment, on pourrait consacrer l'activité des prisonniers valides à des tâches beaucoup plus productives, intéressantes et collectives à laquelle ces « mauvais gar-

çons » ont causé préjudice avant leur détention.

C'est ce qu'a compris l'administration pénitentiaire allemande qui, en échange du gîte et de la nourriture, demande à ses condamnés de fournir un travail utile.

Dans le Brandebourg, une ligne de chemin de fer longue de quarante kilomètres vient d'être entièrement construite par des prisonniers. On les voit, sur notre photo, sous l'œil attentif d'un gardien, occupés sur le ballast de la voie ferrée.

N'est-ce pas préférable à la fabrication des serpents, éventails et accessoires de cotillon ?

A HUIS CLOS

- Causes Salées -

Les suites d'une nuit... d'amour.

Un Polonais ivre comme... un Polonais, Ladislav Ivinomarsky... ouf, quel nom ! se sentit, un soir d'août dernier, le besoin impérieux de découvrir une sœur qu'il s'en fut chercher dans une de ces maisons que la police tolère, mais que la morale réprovoque, pour employer ce langage conventionnel.

Maison... close, comme il sied, lumières atténuées, accueil discret, cérémonial sur lequel nous abaisserons un rideau décent... Il était minuit quand Ladislav pénétra dans « le lieu de perdition », à six heures du matin on le trouva évanoui sur le trottoir, une blessure assez profonde faite par un coup de couteau à la poitrine.

Que s'était-il passé ? La douzième chambre correctionnelle chargée d'élucider cette obscure histoire voyait, l'autre jour, comparaitre devant elle Rodolphe X..., patron de la maison, poursuivi pour avoir, sans douceur, « sorti » Ladislav en le gratifiant par surcroît d'un coup de couteau.

Ledit Ladislav, partie civile, commença ainsi ses explications :

— J'étais ivre... naturellement.

— Pourquoi naturellement ? interrogea le président.

Et le Polonais d'énoncer avec simplicité des chiffres astronomiques.

— Parce que j'avais bu dix-sept verres de « blanc » et onze de « rouge »... d'ailleurs, si je n'avais pas été dans cet état, je ne serais pas allé au... au... enfin au...

— Oui, interrompit le président, nous comprenons, n'insistez pas !

Mais l'homme tient à insister :

— Il faut bien que je dise à la justice toute la vérité, et la vérité c'est que d'ordi-

naire, je me contente d'une « demoiselle de la rue » (sic).

La justice, qui, évidemment, ne s'intéresse pas aux aspirations sentimentales, s'il est permis de dire, du Polonais, voudrait pourtant bien savoir ce qui s'est passé et elle a convoqué « la demoiselle » qui, dans la maison Tellier, accueillit l'homme ivre...

Blême sous le fard ocre, plus intimidée par Thémis qu'elle ne le serait par un escadron de cavaliers, la petite femme baissa la tête sans répondre à la demande du président, lequel lui pose la question d'usage :

— Votre nom ?

Pas de réponse...

— Votre nom ? répète la voix impatiente.

Alors, avec un pauvre regard d'animal pris au piège, elle murmure dans un souffle :

— Théroigne de Méricourt.

Les assistants rient, qui a pu donner ce nom à la pauvre fille qui sûrement ignore l'héroïne révolutionnaire dont elle se prétend l'homonyme, mais le président, imaginant une plaisanterie, se fâche :

— Nous ne sommes pas ici pour nous amuser... Pourtant on ne s'y ennuie pas !

— Donnez votre nom véritable !

« La demoiselle de perdition », murmure quelque chose comme Dupont ou Durand et le président passe à un autre ordre d'idées.

— Que s'est-il passé entre « monsieur » et vous ?

Théroigne de Méricourt rougit... pâlit... et enfin se décide :

— Voilà... il m'est tombé dessus (sic) et j'ai vu tout de suite qu'il était ivre... car n'est-ce pas, je fais mon « travail » avec conscience, mais nous ne devons pas recevoir les hommes trop « pleins », alors j'ai crié... M^{lle} Clémence est arrivée...

M^{lle} Clémence, second témoin, vient à la barre :

— Vous êtes, mademoiselle, vous aussi, pensionnaire de l'établissement ?

L'euphémisme n'impressionne pas le témoin, qui proteste :

— Du tout... je suis sous-maitresse...

— C'est la même chose, fait le président avec bonhomie.

M^{lle} Clémence s'indigne et oublie les égards dus à la justice :

— Vous n'y entendez rien, monsieur le Président, il y a une différence entre sous-maitresse et pensionnaire...

— Laquelle ? interroge le magistrat, qui ne se fâche pas.

— Sous-maitresse, c'est une « gradée »... c'est une qui a des galons !

La définition à son succès et on en revient à Ladislav et au coup de couteau que le prévenu, patron de la maison, nie avec énergie :

— J'ai bien sorti « monsieur » — et son doigt désigne le Polonais — avec l'aide de M^{lle} Clémence...

M^{lle} Clémence opine du chef, qu'elle a, pour la circonstance, orné d'un chapeau vert-chou impressionnant...

— J'avais entendu les cris de Théroigne, reprend le « patron », et comme ma maison est tranquille, bien fréquentée, il n'y a jamais eu le moindre scandale... il y vient des messieurs corrects, sérieux, mariés... des médecins, des ingénieurs, des...

Le président, que cette nomenclature ne paraît pas intéresser, l'interrompt :

— Je ne vous demande pas de références sur votre maison... je vous demande seulement la description de la scène qui finit par un coup de couteau dans la poitrine du plaignant ?

Mais Rodolphe, fougueux, jure ses grands dieux qu'il a mis l'indésirable « client » à la porte, mais qu'il ne sait comment il a été blessé ; et comme aucune preuve n'est en somme relevée, le tribunal acquitte le prévenu, qui s'en va, suivi de M^{lle} Clémence, sous-maitresse, et de Théroigne de Méricourt, pensionnaire, en murmurant :

— La justice est la justice... je ne suis pas un homme à avoir des histoires dans ma maison, moi ! DIDIER-RENAULT.

SYLVIA RISSER.

On accuse, on plaide, on juge...

J'ai deux amours.

M^{lle} Laure D... est pianiste dans un cinéma des boulevards, son voisin d'orchestre, violoniste, s'éprit à la fois de ses charmes et de sa dextérité à jouer tangos langoureux, fox-trotts endiablés et rengaines sensuelles... il lui demanda sa main qu'elle accorda : les fiançailles furent charmantes ; tous deux, durant deux mois, conjuguèrent le verbe aimer et ses déclinaisons à l'infini... belles promenades le long de la Seine argentée... longs regards tendres le soir aux sons du jazz sauvage... baisers, promesses, serments, jusqu'au jour où le fiancé, sans ambages, déclara sèchement que la belle histoire était finie :

— Pourquoi ? implora-t-elle.

— Parce que vous avez... deux amants.

M^{lle} Laure était sincère, elle murmura en baissant la tête :

— Qui vous a renseigné ?

— Zélie, votre femme de ménage.

Et M^{lle} Laure d'assigner en diffamation, devant la treizième chambre correctionnelle, M^{me} Zélie, femme de ménage par profession et dénonciatrice par tempérament.

Visage coloré surmonté d'un invraisemblable chapeau vert-chou, robe rouge à faire fuir un taureau, la délinquante s'indigna :

— Eh bien, oui ! c'est vrai, j'ai dit que Mademoiselle avait deux « connaissances » : un « vieux » qui payait le terme et un plus jeune qui payait les robes... j'ai raconté ça au fiancé parce que c'est la vérité.

Mais, sentencieuse, le président déclara que toute vérité n'était pas bonne à dire, tandis que la pianiste expliquait :

— C'est vrai, j'avais deux amis...

Dans la salle, quelqu'un pense à Joséphine Baker et fredonne : J'ai deux amours... mais M^{lle} Laure continue :

— La vie est difficile, je ne pouvais

vivre de mes modestes appointements de pianiste, alors j'avais deux amis... mais cela ne regarde pas Zélie et j'avais l'intention de rompre dès mon mariage avec Hector...

— Hector ! reprend le président, interrogatif.

— Hector, c'est mon fiancé le violoniste, qui m'a quittée du fait de cette gueuse.

Et l'index vengeur de la pianiste pointe vers M^{me} Zélie, qui proteste :

— Gueuse... gueuse vous-même : moi je suis une honnête femme, qui travaille toute la journée, vous vous êtes une... une...

Sans doute le mot brutal est-il sur les lèvres de Zélie, dont la vaste poitrine tanguée sous la robe rouge pendant que le chapeau vert-chou semble prêt à choir, mais le président s'interpose :

— La femme de ménage, en somme, n'a commis aucun délit... évidemment, elle a eu la langue trop longue, mais cela ne tombe pas sous le coup du code pénal...

Et M^{me} Zélie est acquittée, elle s'en va triomphante... la pauvre petite pianiste, qui a perdu son fiancé Hector et peut-être ses deux amis payants, sort tête basse et sans doute n'entend-elle pas la voix ironique du spectateur qui murmure encore sur son passage :

— J'ai deux amours... j'ai deux amours...

Les surprises du cinéma.

M^{lle} Liliane Baron, artiste lyrique, assistait un soir à une représentation cinématographique lorsqu'elle poussa une exclamation indignée : sur l'écran, un notaire présentait à une jeune fille qu'il venait d'enlever une photographie en disant : « Voici ta mère... »

Le portrait grossissait à une allure de locomotive et M^{lle} Liliane Baron reculait,

filles. C'est un simple civil, à qui ses favoris déjà blancs et sa barbe à la François Joseph donnent l'air d'un respectable monsieur retiré des affaires. Dans ce pays de Grèce où tout est commerce et troc, il est devenu représentant d'une maison américaine, grosse firme s'occupant d'exploitation de pétrole et d'huile.

Plus tard, quand on instruisa son cas, on s'aperçut que les énormes quantités d'essences reçues d'Amérique qui étaient censées vendues à des particuliers ou à des troupes alliées, ont en réalité suivi un autre chemin. Il est hors de doute que le ravitaillement en combustible des sous-marins allemands était assuré en partie par lui.

Il se révèle un prodigieux commerçant.

Il a à sa disposition une véritable flotte de commerce composée surtout en réalité de chalands et de bateaux pétroliers. Pour cacher la situation exacte, il fournit du combustible aux alliés. A peine un dixième de ce qu'il a reçu, dira plus tard un rapport de police.

Pour ménager l'avenir, car on ne sait pas ce qu'il réserve, il a engagé dans cette affaire comme directeur responsable un Grec. Plus tard, c'est lui qui paiera les pots cassés.

Un soir, en pleine mer, deux torpilleurs français font une patrouille. Ils voguent depuis longtemps de concert sur une Méditerranée démontée et croisent, à plusieurs reprises, de nombreux bateaux de troupe qui amènent des renforts à Salonique.

Deux chalutiers battant pavillon français passent à un mille d'eux. Pour saluer leurs camarades, les deux torpilleurs font un détour et amènent leur pavillon. Rien ne semble suspect à bord de ces petits rafioux trapus, solides, et dont les hommes se précipitent sur le pont en poussant des acclamations en français. Les deux torpilleurs s'éloignent dans un sillage d'écume. La nuit vient, sournoise. Tous feux éteints, trouant l'obscurité opaque, les torpilleurs continuent leur ronde inlassable, à la recherche de navires ennemis.

Cette surveillance s'avère improductive. L'aube pâle commence déjà à se joindre à l'horizon de mer, quand soudain deux petites masses sombres se profilent sur l'écran lointain. Que font ces deux bateaux arrêtés, loin de tout port ? Les deux commandants de torpilleurs se concertent, et bientôt ils manœuvrent en pince de homard, autrement dit, chacun décrit un demi-cercle se faisant face...

Ils reconnaissent les deux chalutiers français rencontrés la veille : ce ne peut être qu'une panne, et, pour leur venir en aide, ils s'approchent.

Soudain un coup de canon claque et vient faire gicler l'eau à quelques encablures des chasseurs. Qu'est-ce qui se passe ? Tonnerre, les deux innocents chalutiers cachent un sous-marin qu'ils sont en train de ravitailler. La chasse commence...

(A suivre.)

H. B.

La fantastique histoire d'Edgar de Bourbon

(Suite de la page 11.)

chefs, répliquent les deux hommes, l'invitant à les suivre.

On est obligé de lui faire violence. Ce diable d'homme, quelques instants plus tard, exhibe aux policiers britanniques qui l'interrogent un passeport parfaitement en règle et un titre d'officier de l'armée italienne...

Devant tant de preuves à son avantage, l'Intelligence Service, malgré son habitude de mener les choses rondement, hésite. Puis il fait preuve d'une faiblesse incompréhensible : il le relâche.

C'est le moment où les raids de sous-marins allemands en Adriatique commencent à faire parler d'eux.

Arnault de la Perrière, von Heppé, ont déjà coulé de nombreux bateaux alliés. Quels que soient le courage, l'audace, le mépris du danger de ces corsaires, il y a tout de même pour eux une question matérielle et impérieuse qui se pose : le ravitaillement en essence de leurs fuseaux d'acier.

Il semble que Liorioli ait été pour eux d'un grand secours. Il change son fusil d'épaule, ainsi que son secteur. Il n'est plus maintenant un brillant officier, portant l'uniforme seyant, chamarré de décorations, et bourreau de cœur des

A HUIS CLOS

CAUSES SALÉES (Suite.)

Le chauffeur amoureux.

La Cour d'assises est noire de monde, l'audience va être tumultueuse, les journalistes sont déjà à leur poste, le crayon prêt, l'oreille tendue ; le jury montre un visage sévère, dans le box où se réunissent les jurés supplémentaires et ceux qui ont été récusés par la défense, le ministère public ou la partie civile est complet. Il y a affluence comme pour les procès à sensation. Un coup de sonnette et l'huissier tonitrué :

— La Cour, messieurs !
Tous se lèvent, un silence plane sur l'assemblée.

Faites entrer l'accusé, dit le président. Les trois robes rouges qu'on dirait trempées dans du sang donnent au prétoire cet effet imposant qu'offre toute audience dans cette vaste enceinte. Le jour luit à travers les fenêtres, gris et brumeux ; tout est triste, triste comme le visage de cette femme qui, partie civile, est assise à côté de son défenseur.

Elle est en grand deuil, jeune encore, trente-cinq ans à peine, grande, élancée, charmante dans ses voiles de deuil ; une émotion poignante rend sa physionomie très pâle, on dirait qu'elle va s'évanouir. Dans le box sont serrés les uns contre les autres trois hommes mal rasés, sans col ni cravate, abrutis, traqués comme des bêtes féroces.

Le greffier, d'une voix monotone, procède à la lecture de l'acte d'accusation.

Monsieur X..., notable commerçant dans une grande ville de province, marié, père de deux enfants, fort honorablement connu, estimé et respecté de tous, est propriétaire d'un beau cottage un peu isolé des autres habitations.

Rentré chaque soir de bonne heure à la maison, il se complait dans sa vie familiale, se montre un époux excellent et un père au-dessus de tout éloge, sa situation de fortune assez élevée lui permet d'entretenir deux domestiques et un chauffeur qui, le soir venu, retourne chez lui. Ce chauffeur a été engagé il y a plusieurs mois par M. X..., malgré l'opposition de sa femme, qui a eu pour lui, dès leur première rencontre, une aversion des plus prononcées. Intuition féminine sans base ni raison que le mari s'est amusé à raisonner, sans parvenir d'ailleurs à faire changer d'opinion son épouse. Et la vie semblait devoir se continuer doucement dans ce foyer calme, douillet et heureux.

Le chauffeur a pris les habitudes des autres domestiques et se montre toujours fort docile et respectueux envers les maîtres, particulièrement envers sa patronne, vis-à-vis de laquelle il paraît nourrir une admiration des plus assidues.

Prévenant, obséquieux même, allant au-devant de ses moindres desirs, de ses gestes les plus furtifs, il la regardait parfois comme une idole, et cela n'est pas sans avoir été remarqué par M^{me} X..., qui peu à peu s'est débarrassée de son antipathie pour ce jeune et aimable garçon. N'est-il pas d'ailleurs d'une famille honorable ? Les renseignements qui ont été pris sur lui sont des plus favorables.

Or, une nuit d'été très chaude, le ménage, après la lecture, est allé se reposer dans la chambre commune. Les fillettes dorment tranquillement et, après avoir déposé sur leur front un baiser, les parents, rassurés, se mettent au lit. Il est à ce moment 11 heures et demie.

Vers 2 heures du matin, dans la demeure silencieuse, un craquement... puis des pas étouffés, une lueur que la fenêtre ouverte reflète par instants. La femme réveillée se met sur son séant, nul doute quel'un monte dans l'escalier. Angoisse, folie, gorge serrée. Devinant tout le danger, M^{me} X..., touchant le bras de son mari murmure :

— Ne bouge pas !
Aussitôt la porte s'ouvre, une lanterne sourde éclaire la pièce ; la femme allongée fait semblant de dormir, mais la chute d'un objet réveille l'homme qui est réellement en plein sommeil. Il se dresse et hurle :

— Qui va là ?
Trois individus s'approchent, l'entourent, le maîtrisent et sans pitié le lardent de coups de couteau. Il ne bouge plus, son corps pend hors du lit, dans une large mare de sang, les bandits font le tour de la pièce, prennent de-ci de-là quelques bibelots, reviennent vers la couche et aperçoivent tout à coup la femme blonde sur son oreiller de dentelle. Elle dort ou fait semblant.

Ils la regardent, une idée satanique leur vient à l'esprit et, afin qu'elle ne s'éveille pas, ils lui mettent sous le nez un coton imbibé de chloroforme, puis, sans se presser, à côté du cadavre qui les regarde, ils la violent successivement, alors qu'elle ne se doute plus de rien. Et l'horrible nuit fait place au jour qui peu à peu éclaire la pièce de sa lueur blafarde.

Comme d'habitude, les fillettes frappent chez leurs parents et, n'obtenant pas de réponse, entrent délibérément en chantant un joyeux bonjour à leur père et à leur petite maman qui les gâte adorablement.

Elles aperçoivent alors le cadavre et se sauvent en criant, bientôt les domestiques accourent, c'est le tumulte, l'effroi qui se sont installés dans la demeure paisible.

La femme se réveille enfin, elle est mise au courant de ce qui s'est passé depuis le moment où elle a perdu conscience du réel, elle voit son mari tout ensanglanté et, lamentable épave, elle perd connaissance.

L'enquête a été rapidement menée grâce aux déclarations de M^{me} X..., qui a eu le temps, avant d'être endormie, de deviner les silhouettes des assassins. Il a été reconnu, grâce aux empreintes, qu'un des bandits n'était autre que le jeune chauffeur.

Appréhendé, il nie tout, mais un parfum révélateur indique bien qu'il connaît

l'affreuse vérité, ce parfum est celui de la veuve ; on l'interroge, et il avoue être l'auteur du crime. Ses amis, qui ne tardent pas à le dénoncer, l'ont aidé, c'est eux qui ont pensé à abuser de la femme, il a imité leur exemple afin d'assouvir la passion secrète qu'il nourrissait pour elle.

Pendant trois mois, M^{me} X... a vécu dans un horrible cauchemar, son mari tué, la maison de commerce sans chef, des enfants sans père.

L'horreur de sa situation fut à son comble quand elle s'aperçut qu'elle était enceinte, enceinte des œuvres des trois malfaiteurs. A partir de ce moment, elle a eu qu'une pensée : ne pas donner la vie au monstre qu'elle allait former. Pour ce faire, elle a abîmé sa santé et elle est sortie de cette épreuve à jamais diminuée.

L'acte d'accusation ainsi résumé, le président pose les questions : les témoins sont venus nombreux à la barre ; les accusés leur font triste figure.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Monsieur le Président, nous n'avons pris que peu de choses, j'ai tué parce que j'ai eu peur et j'ai violé parce que j'aimais.

— Vous avez une bien singulière façon de prouver votre amour.

Les débats ont été rapidement menés. Que peut-on arguer en effet pour excuser un tel crime ? Les trois chenapans ont été condamnés aux travaux forcés à perpétuité. La veuve a obtenu le franc de dommages-intérêts qu'elle demandait.

M. NYVET.

Chaque changement d'adresse doit être accompagné de 0 fr. 60

MAIGRIR
Où, mais EN SE PORTANT MIEUX !
Ne laissez pas votre corps s'encombrer de graisse. Il y a de votre esthétique et de votre santé. Le **TRAITEMENT DOUBLE LAMA**, seul complet et scientifique, vous fera maigrir rapidement. Préparé par un pharmacien biologiste, il améliorera votre santé. Les artistes les plus réputés l'emploient pour conserver leur ligne. Demandez la notice gratuite envoyée discrètement par les Laboratoires P. LAMA, 32, rue Saint-Lazare, Paris (9^e)

Seins
développés, reconstruits, embellis, raffermis par les **PILULES ORIENTALES**
Le meilleur reconstituant pour la femme qui désire obtenir, recouvrer ou conserver une belle Poitrine.
Flacon contre rembours. 18 fr. 50
J. RATIÉ ph. 45, r. de l'Échiquier, Paris 10^e
Dépôts à Bruxelles : Ph^{ie} Delacré et St-Michel, Genève : Pharm. des Bergues.

GAGNEZ 1 000 fr. par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Écrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris-8^e. Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

100 Fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré. Manuf. VULCAN, 10, Lyon.

Nouvelles Primes aux Abonnés de "POLICE - MAGAZINE"

Prime n° 1. — Six mouchoirs chemisier, grande taille (45 cm. x 45 cm.), bel ourlet à jours, batiste d'Irlande, vignettes blanches.

Prime n° 2. — Six mouchoirs chemisier, grande taille (45 cm. x 45 cm.), bel ourlet à jours, batiste d'Irlande, vignettes de couleur.

Prime n° 3. — Un briquet automatique, fabrication soignée, nickelé et estampillé.

Pour chaque prime, frais de port et d'emballage... 1 fr. 50

Le Gérant : F. TINASSE.

Incroyable 40 MORCEAUX
ET UN APPAREIL PORTATIF

frs 475. Payables **39.** par mois

8 JOURS A L'ESSAI
1^{er} versement
1 mois après
la livraison

L'appareil portatif à aiguilles « Réve-Idéal », d'une sonorité parfaite, dimensions : 40 x 31 x 16 cm., est d'une présentation irréprochable, couvert simili-cuir brun. Le moteur à vis sans fin est absolument silencieux. Il est garanti cinq ans. L'appareil seul, 276 fr., payables 32 fr. par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles « Idéal » (20 chants, 20 orchestres), choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés, 200 fr., payables 16 fr. par mois (24 fr. 1^{er} versement). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de 475 fr., payables 39 fr. par mois (46 fr. 1^{er} versement).

BULLETIN DE COMMANDE P. O. 11.

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif « Réve-Idéal » à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques « Idéal » (40 morceaux) (rayer ce qui ne convient pas), au prix de fr., que je paierai frs. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à le 1932

Nom et prénoms
Profession ou qualité
Domicile
Département Gare.....

Signature :

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e).

Nous fournissons tous les appareils et disques Idéal et Pathé.
DEMANDEZ notre catalogue général n° 66.

LE RECORD DU RIRE
POUR ÊTRE ÉPATANT EN SOCIÉTÉ
Demandez le **SENSATIONNEL ALBUM ILLUSTRÉ** (le plus important du monde), 100 gr. pages, 100 gr. comiques *Farces et Attrapes d'opéraments, Chansons et Menues, Prestidigitations, LITRES fait et utiles, Dantes, Hypnotisme, He Magir, etc.*
Envoi contre 2 fr. en timbres. - Société RECORDURIRE, 9, Bd St-Martin, PARIS-3^e

VOYANTE Tarots, Astrologie, Lignes main, Guide précieux, Succès en tout, Suite des évènements. M^{me} MAY, 86, rue des Moines, Paris-17^e (de 2 à 7 h.) et par corresp. 20 fr. Même dimanche. Métro: Brochant.

C'est à l'École Spéciale d'Administration seule 28, Bd des Invalides, Paris-7^e que l'on a volume gratuit, 128 pages, documentation complète, France, Colonies, Carrières

DE L'ÉTAT

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettrez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M^{me} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N° 4.

Le Super Hétérodyné de Grand Luxe

E. ANCEL

GARANTI 2 ANS

CONSTRUIT ENTIÈREMENT AVEC DU MATÉRIEL FRANÇAIS

GRANDE SENSIBILITÉ ET SELECTIVITÉ EXTREME

TOUS SECTEURS ALTERNATIFS OU CONTINUS
TOUS LES POSTES EUROPÉENS
SANS ANTENNE NI TERRE

COMPLÈT EN ORDRE DE MARCHÉ A CREDIT 350⁰ A LA COMMANDE ET 12 MENSUALITÉS DE 200⁰

2500⁰

E. ANCEL, CONSTRUCTEUR
63, RUE DE ROMÉ, PARIS - TEL. WAGRAM 66-21

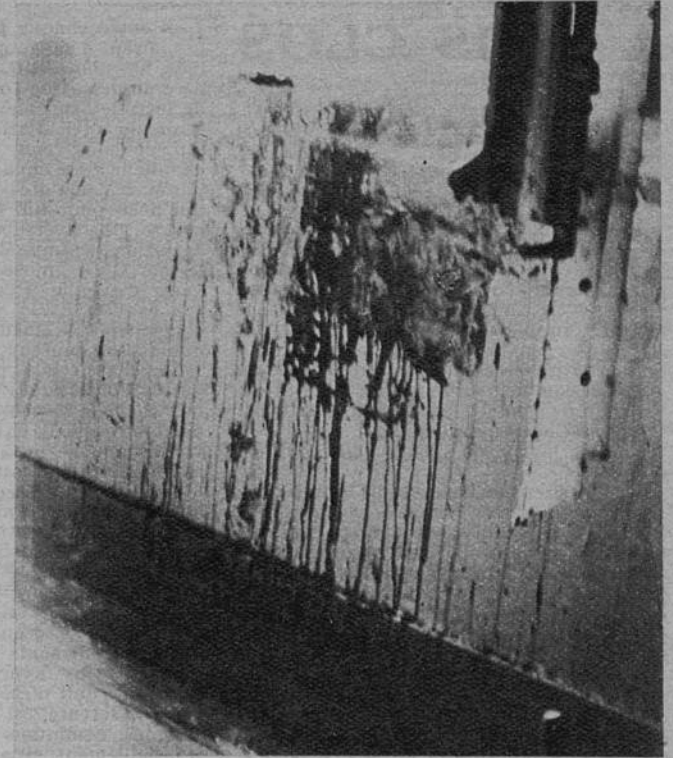
Imp. CRÉTÉ. — CORBEIL



Quai Voltaire, à Paris, voici les bureaux du Journal officiel, où l'on a dérobé, dans un placard, trente-huit mille francs, destinés à la paye du personnel. L'enquête n'a pas donné encore de résultats. (R.)



On vient d'arrêter à Cherbourg Alice Schuster, professionnelle du chantage, du vol et de l'escroquerie, placée comme femme de chambre à Paris, elle a dérobé bijoux et fourrures. (R.)



À Saint-Denis, un peintre en bâtiment, François Moreau, a frappé sa maîtresse, M^{me} Rabasseau, à coups de coutelet. M^{me} Rabasseau est dans un état très grave. Voici le mur de la chambre, littéralement couvert du sang de la victime. François Moreau est arrêté. (R.)



Les inculpés impliqués dans l'affaire d'assassinat de Schiltigheim, près Strasbourg, s'étant rétractés à l'audience, la Cour et les jurés du Bas-Rhin se sont transportés sur les lieux du crime, pour une reconstitution générale. (G.)



Toussaint-Valle, dont la condamnation pour faux témoignage devait permettre la révision du procès de Madeleine Mancini, a été acquitté. Madeleine Mancini attend toujours... (H. M.)



Le maître chanteur Picherie et son complice Wolff sont passés en douzième chambre correctionnelle, pour chantage et diffamation. On sait que Picherie est en cause aussi dans l'affaire « Aéropostale ». Picherie (à gauche) a récolté trois ans de prison, Wolff, deux ans. (Rol.)



À Marseille, une fois par an, les Pénitents noirs font célébrer une messe pour les suppliciés. On les voit ici, entrant dans l'église, portant sur leurs épaules la bière des condamnés à mort. (K.)



À l'occasion de la « quinzaine des grands boulevards », les gardiens de la paix ont donné un concert en plein vent, carrefour Drouot, qui avait réuni une nombreuse assistance. (W. W.)